

Eva TOULOUZE

**LE « DANGER » FINNO-UGRIEN EN RUSSIE (1928-1932) :
les signes avant-coureurs des répressions staliniennes**

C'est en Oudmourtie qu'a eu lieu, en 1932-33, le premier grand procès prenant pour cible les nationalités en tant que telles et leur intelligentsia. Le principal chef d'accusation des intellectuels arrêtés et jugés est leur prétendu espionnage en faveur de la Finlande et de l'Estonie. Pour le prouver, les autorités s'appuient sur les contacts créés dans la décennie précédente entre ces intellectuels et les milieux scientifiques et littéraires des autres régions finno-ougriennes de l'URSS ainsi qu'avec des chercheurs étrangers. La parenté finno-ougrienne, fondement de ces contacts, est pratiquement criminalisée, l'objectif étant sans doute de lancer un avertissement plus large aux élites des nationalités qui avaient des vellétés de résistance. Cet article se propose de montrer quels étaient les contacts finno-ougriens chez l'intellectuel le plus ouvert de l'époque, le poète et chercheur oudmourtois Kuzebaj Gerd, et comment toutes les activités de recherche et tous les liens deviennent la cible de prédilection de ceux qui veulent reprendre en main les intelligentsias. L'article se termine sur le ballon d'essai que représente en 1931 un procès intenté à des intellectuels maris, lequel cependant n'aboutit pas à une répression de grande envergure. Mais les scénarios sont en place...

L'étude de la première période du pouvoir soviétique — après la fin de la guerre civile — dans les régions de Russie habitées par des Finno-Ougriens fait apparaître un contraste impressionnant entre une première partie, correspondant *grosso modo* à la NEP, dans les années 1920, et la prise en main définitive, réalisée dans les années 1930, qui a abouti à la mise en place d'un système effectivement totalitaire, dans lequel les ambitions des « nationalités » à s'épanouir ont été définitivement étouffées. C'est là bien sûr une analyse fort simpliste, puisqu'un examen plus fin fera apparaître dans la période ouverte des

années 1920 de nombreux signes avant-coureurs des évolutions qui s'affirmeront dans la décennie suivante. Parmi ces signes, il est un domaine qui mérite une attention particulière : je voudrais m'arrêter ici sur une question qui s'est avérée décisive dans l'affirmation du totalitarisme, d'autant plus qu'elle a servi de prétexte aux premiers procès fabriqués contre les intellectuels finno-ougriens. Il s'agit de la « parenté finno-ougrienne ». Je vais m'arrêter ici sur l'importance de cette parenté vue d'Oudmourtie et sur la manière dont elle servira de fondement au premier procès explicitement tourné contre des intellectuels promoteurs de leur culture, militant contre les tentatives de russification qui s'intensifient au tournant de la décennie.

À la fin des années 1920, en même temps que la collectivisation suscite à la campagne — qui, à la différence de la capitale, Iževsk, est massivement oudmourte — de violentes réactions d'auto-défense de la part de la paysannerie, les intellectuels oudmourts, notamment Kuzebaj Gerd, suscitaient une profonde irritation de la part des autorités, qui l'exprimaient par des critiques publiques, des brimades, une atmosphère lourde et démoralisante. Mais pour passer à l'étape suivante, pour faire taire définitivement ces intellectuels obstinés, il était nécessaire d'identifier un danger plus convaincant que leur seule parole publique. Comment en effet, au début des années 1930, un « danger oudmourte » pouvait-il être pris au sérieux ? Quelques centaines de milliers de paysans et une poignée d'intellectuels agités ?

Or, les Oudmourts ne sont pas « seuls » : ils font partie d'un groupe, ou plutôt ils se rattachent par la langue à d'autres peuples qui ne présentent pas entre eux de réelle homogénéité politique, mais qui, dans l'entreprise d'affermissement de leurs identités nationales, passent par des processus analogues et sont attirés les uns vers les autres justement par le besoin de ne pas se sentir seuls. Ce processus est sensible essentiellement, pour ne pas dire exclusivement, chez les intellectuels, qui sont conscients de la parenté linguistique finno-ougrienne et qui s'emploient à différents niveaux, et surtout au niveau de la recherche scientifique, à coordonner leurs activités. Celles-ci sont réelles, mais restent toutefois assez faibles et marginales. Les Finno-Ougriens représentent l'ennemi idéal à abattre : tout en permettant de lancer un avertissement aux autres ethnies qui seraient tentées de se rassembler (par exemples les peuples turks, aux solides identités), ils ne risquaient guère d'opposer une résistance pouvant mettre

en danger l'entreprise dans son ensemble. Mais il y a plus sérieux : les peuples de la famille finno-ougrienne sont représentés en dehors des frontières de l'URSS, et il existe trois États-nations qu'ils animent, dont deux issus de l'empire tsariste. Les Finno-Ougriens de Russie regardent au-delà des frontières de la patrie socialiste, et de plus, ils réveillent des souvenirs nostalgiques de l'empire. Les accusations d'espionnage au profit de l'Estonie et de la Finlande seront à la base du premier procès contre les intellectuels finno-ougriens, qui servira de prototype aux procès suivants, lesquels auront lieu dans une suite à répétition jusqu'à la fin de la période stalinienne.

Je m'arrêterai tout d'abord sur le type de liens qui existaient entre Finno-Ougriens, en prenant pour exemple la personnalité la plus ouverte de l'époque, le poète oudmourts Kouzebaj Gerd, le principal accusé du procès de 1933. Ces liens donneront aux autorités des points d'appui pour les accusations qui seront portées contre lui (I). J'évoquerai dans un second temps l'évolution des études finno-ougriennes en Russie, notamment les tentatives des années 1920 et le démantèlement qui a lieu au début des années 1930 (II). Je commenterai ensuite le regard des autorités : la manière dont ce danger pouvait leur apparaître dans le contexte politique de l'époque, les arguments qui justifiaient une peur réelle ou factice (III). Enfin, je présenterai le tout premier ballon d'essai, sur une petite échelle, contre les intellectuels maris (IV).

Avant cependant d'entrer dans le vif du sujet, une remarque sur « les autorités », terme que j'ai déjà utilisé et qui mérite un rapide développement. En effet, la fin des années 1920 est une période où les orientations du pouvoir central et celles des directions régionales du Parti coïncident sans hiatus. Cela n'a pas toujours été le cas : en effet, dans les années 1923-1926, les autorités moscovites avaient une orientation qui allait plutôt dans le sens des aspirations des nationalités les moins ambitieuses sur le plan politique (comme les Oudmourts, qui n'avaient exprimé que des revendications culturelles, et qui n'étaient pas particulièrement agressifs sur le plan politique). En revanche la direction régionale du parti était très fortement marquée par l'organisation de l'usine métallurgique d'Izevsk, ouvriériste, fondamentalement russe et xénophobe, et s'est montrée dans les années 1920 hostile, voire agressive, envers les Oudmourts, qui ont dû à plusieurs reprises faire appel à Moscou pour se défendre. À la fin des années

1920, ces temps sont révolus. Maintenant, les tendances grand-russes l'emportent à Moscou également et il ne reste plus personne pour défendre les droits des minorités. Sur place, les tendances anti-oudmourtes, naguère refoulées, peuvent s'en donner à cœur joie. Il me semble que le « complot finno-ougrien » a pris naissance dans la région de la Volga, mosaïque de peuples qui, dans l'histoire, ont été capables de mettre Moscou en difficulté. Avec, cette fois-ci, l'aval de Moscou.

I. GERD ET LE MONDE FINNO-UGRIEN

Dans cette première partie, j'examinerai en détail les liens entre Kuzebaj Gerd, le principal poète oudmourte de l'entre-deux-guerres, et les autres Finno-Ougriens. De tous les militants finno-ougriens de son époque, Kuzebaj Gerd est sans doute le plus ouvert. Il y a à cela plusieurs raisons. Tout d'abord, si l'on regarde sur une carte le territoire oudmourte, on constate que les Oudmourts sont, dans certaines régions marginales, en contact étroit avec des populations mariées. Par ailleurs, les Komis, bien que géographiquement éloignés, parlent une langue tellement proche que l'intercompréhension est possible. Donc les conditions nécessaires pour l'établissement de contacts existent.

L'intérêt de Kuzebaj Gerd pour la parenté finno-ougrienne remonte loin, sans doute à la découverte, en 1919, chez un bouquiniste moscovite, d'une anthologie de poésie finnoise. Dès 1921, il affirme l'importance de cette question en intervenant au congrès des écrivains avec un rapport sur cette anthologie. D'après Škljajev, le congrès a abordé la question de savoir si la jeune littérature oudmourte devait s'orienter plutôt vers la littérature russe ou vers celle des autres peuples finno-ougriens. Malheureusement, je n'ai trouvé nulle part de références à la teneur de ce débat, si ce n'est justement l'intervention significative de Gerd. Par la suite, les relations de Gerd avec le monde finno-ougrien ont été amenées à se multiplier et c'est ce que je vais étudier ici dans le détail.

Plus tard, quand Kuzebaj Gerd sera arrêté et accusé d'espionnage pour la Finlande et pour l'Estonie, tous ces liens qu'il a établis avec les autres Finno-Ougriens seront considérés comme des preuves de sa trahison.

1. Gerd et les Finno-Ougriens de Russie

Gerd n'était pas seulement poète, il était aussi savant. Il avait en chantier à Moscou deux thèses, une en ethnographie et une en folklore, quand il a été rappelé en Oudmourtie en 1928. Il était de plus sérieusement motivé par le développement des études finno-ougriennes à l'intérieur même de la Russie. De manière plus générale, aussi bien au cours de ses études secondaires que, plus important, au cours de son séjour d'étudiant à Moscou entre 1922 et 1925, Gerd a eu l'occasion de découvrir ses homologues étudiants des autres régions finno-ougriennes de Russie. Militant actif pour le développement de la culture oudmourte, il y a rencontré d'autres jeunes intellectuels enthousiastes. C'est le début de liens souvent solides.

Gerd et les Maris

L'intérêt de Gerd pour les Maris avait commencé fort tôt. Nous savons qu'à l'époque de ses études à l'école normale de Kukarka, qui se trouve dans une région habitée également par des Maris, il a fréquenté de jeunes Maris et a même collecté auprès d'eux des légendes : il y a fait notamment la connaissance de V. Vetkin, qui fera partie d'une expédition organisée en 1925 en pays mari.

Nous savons que ce sont les étudiants maris de l'école normale (A. Vinogradov, V. Vetkin, P. Tokmurzin¹) qui lui ont raconté la légende sur « La puissance passée de Malmyž », qu'il a publiée d'abord dans la presse telle quelle, puis sur la base de laquelle il a composé le poème « Sur la Šošma » (124 vers), lui aussi publié dans la presse à l'époque (Ermakov 1982, p. 104).

¹ À cette liste, Vasin ajoute M. I. Vetkin et I. Romanov (I. Odar) (Vasin 1992, p. 140). Ce dernier (1887-1946) a été un militant communiste actif dans le domaine de l'éducation. Outre des manuels pour l'enseignement de la lecture, il a publié à la fin des années 1920 quelques récits et courts textes en prose (Pisateli mari 1976, pp. 213-214).

À Moscou il fait connaissance entre autres d'Aleksandr Tok², animateur de la section marié à Centrizdat (la maison d'édition moscovite qui publiait dans les langues autres que le russe). Entre 1922 et 1924, ils y partagent le même bureau. Gerd y travaillait aussi avec N. M. Orlov et M. V. Kuznecov (Ašpat Maksi) (Vasin 1992, p. 140). Tous ces jeunes gens préparaient dans leurs langues respectives des textes à publier. Gerd fréquente ainsi les principaux intellectuels maris : les chercheurs Valerjan Vasil'ev et V. Savi, les écrivains Sergej Čavajn, Šketan, Janyš Jalkaj, Jyvan Kyrlja, Olyk Ipaj (Tok 1970, p. 23, Ermakov 1994, p. 37). En 1925, cet intérêt évident de la part de Gerd se concrétise dans l'expédition qu'il entreprend avec Vetkin en pays mari. « Kuz'ma Pavlovič m'a raconté beaucoup de choses curieuses et intéressantes sur la base de ses impressions », observe A. Tok, se remémorant les longues discussions moscovites avec son ami (Tok 1970, p. 25).

En même temps, Gerd participe comme Tok aux travaux de l'Association marié d'histoire locale³ (Vasin 1992, p. 138). Ils se retrouveront au bout de quelques années, en 1928, quand Tok retourne à Moscou pour continuer ses études. Ces relations ont manifestement marqué l'intellectuel mari, qui, dans son autobiographie parue en 1970, évoque ainsi le personnage de Gerd : « À l'époque, il était aux yeux du peuple un des plus célèbres poètes internationalistes. Mon départ pour l'institut d'histoire et de linguistique de Leningrad a interrompu mes relations avec cet homme qui m'est toujours resté cher » (Tok 1970, pp. 31-32).

Parmi les autres Maris proches de Gerd, il faut citer le compositeur Jakov Ešpaj. Ils font connaissance lors de l'expédition de 1925 et se retrouvent à Moscou dans les années 1926-1929. Gerd évoque lors de son procès l'aide que lui avait apportée Ešpaj pour établir le texte musical des mélodies populaires oudmourtes (Kuznecov 1994, p. 133). Des relations particulières semblent s'être établies aussi entre

² De son vrai nom Aleksandr Ivanovič Krylov (1907-1970) ; organisateur de la vie culturelle du pays mari, il écrit entre 1925 et 1927 quelques récits qui seront rassemblés en recueil en 1933. Après la guerre, il se consacre à la traduction (Marlit 1989, pp. 76-77; Pisateli mari 1976, pp. 274-275).

³ En russe : Марийское общество краеведения.

lui et Sergej Čavajn qui, avec un profil différent, jouait en pays mari un rôle analogue au sien — celui du leader intellectuel. Čavajn est plus âgé, il est membre du Parti, sans doute plus prosateur que poète. Mais ces différences sont de peu de poids dans les relations des deux hommes. Ils se rencontrent pour la première fois eux aussi lors de l'expédition de 1925 et ont l'occasion de se revoir à Iževsk dans la toute dernière période de la vie active de Gerd : en janvier 1930⁴ Čavajn est invité à la Conférence des écrivains oudmourts, sur la photo des participants il est assis à côté de Gerd (Vasin 1992, p. 141) ; en février 1932, lors d'un nouveau séjour à Iževsk, il passe une nuit chez Gerd. D'après Kuznecov, qui ne cite pas ses sources, « les poètes parlèrent longtemps de l'avenir de leurs peuples. Ils voulaient établir une coopération amicale destinée à aider à la renaissance des Maris et des Oudmourts. Ils se mirent d'accord sur des projets de traduction réciproque de poèmes » (Kuznecov 1994, p. 134).

Il est intéressant d'observer que les sources accessibles ne comportent aucune mention de tensions ni de querelles entre intellectuels oudmourts et maris dans les années 1920. Les conflits toujours sous-jacents entre voisins, les inévitables antipathies qu'ils suscitent ne semblent pas avoir joué de rôle à cette période, où les jeunes intellectuels de différentes nationalités ont plutôt tendance à collaborer dans l'enthousiasme.

Gerd et les Komis

Si les Maris sont voisins, les Komis sont parents, bien que géographiquement éloignés. Entre Oudmourts et Komis l'intercompréhension n'est pas facile, mais elle est possible. La perception de liens privilégiés ne peut qu'en être accentuée.

Dès sa première période moscovite, Gerd était entré en contact avec les intellectuels komis de la capitale, notamment avec le profes-

⁴ D'après Kim Vasin, cette conférence a eu lieu en 1931, et elle est l'occasion de la dernière rencontre entre les deux écrivains (Vasin 1992, pp. 140-141).

seur Nalimov⁵, avec qui il restera en contact. Il faut savoir que les intellectuels komis bénéficiaient d'une tradition plus ancienne que les autres Finno-ougriens : dès la fin du XIX^e siècle des intellectuels comme Georgi Lytkin et Kallistrat Žakov travaillaient à Saint Pétersbourg et à Moscou. Quand Gerd y fait ses études, des soirées poétiques communes sont organisées, au cours desquelles interviennent ensemble Gerd et Illja Vas'⁶ (Martynov 1988, p. 115).

L'une des manifestations par lesquelles deux cultures peuvent communiquer, c'est la traduction réciproque. Ce qui avec Čavajn n'est resté qu'à l'état de projet se réalise avec Lytkin : les deux poètes se traduisent mutuellement. Lytkin traduit six poèmes de Gerd et quatre d'Ašal'či Oki⁷ (Domokos 1985, pp. 248-249), dont *À côté du chemin* dès 1921 (Martynov 1988, p. 115). De plus, il traduit aussi des récits d'I. Mihejev. S'il est vrai que l'on trouve dans sa bibliographie des traductions de M. Petrov, d'A. Klabukov et de G. Krasil'nikov, celles-ci sont forcément plus tardives ; elles montrent pourtant l'intérêt constant apporté par le linguiste komi à la culture oudmourte.

⁵ Vasilij Petrovič Nalimov (1879-1939) était professeur à l'Institut de géodésie et de cartographie de l'Université de Moscou. Il avait des contacts avec des savants finlandais et avait effectué un voyage d'études en Finlande en 1907. Il se rend pour la première fois en Oudmourtie en 1926 (Kuznecov 1994, pp. 92-100).

⁶ Vasilij Il'ič Lytkin (1895-1981) est l'une des principales personnalités komies des années 1920 et 1930 : poète, linguiste, intervenant sur les questions touchant à la langue littéraire komie, il est le premier à avoir pu séjourner longuement en Finlande et en Hongrie, à visiter l'Allemagne et l'Estonie. Après sa condamnation dans l'affaire Gerd, il n'écrira presque plus de littérature. Il reste de longues années exilé en Sibérie, à Orenburg puis, après une courte interruption, doit se retirer à Riazan'. Il ne cesse de travailler sur la langue komi et peut regagner Moscou en 1961 (Oni l'jubili 1993, pp. 138-157 ; Baraksanov & Žerebcov 1994, Turkin 1995a, 1995b, 1996, 1997 ; Baraksanov *et al.* 1975).

⁷ Pour plus de détails sur la poétesse oudmourte cf. Toulouze 2001, Toulouze 2002.

Outre la traduction proprement dite, il y a les influences plus ou moins directes. C'est ainsi qu'en 1933, paradoxalement, Savin⁸ écrit un poème, *La mer komie*⁹, qui est inspiré par un poème de Gerd, *Je n'ai jamais vu la mer*. Dans ce poème inspiré par le pays natal, Savin transpose dans le paysage komi les émotions exprimées par Gerd sur le paysage oudmour (Ermakov 1988, p. 174).

Mais il faut s'arrêter sur Vasilij Lytkin (pseudonyme en littérature : Illja Vas'), dont les relations avec Gerd sont en même temps complexes et particulièrement importantes. Bien plus que tout autre, il apparaît aux yeux de la postérité comme le véritable homologue de Gerd en pays komi. L'inverse serait d'ailleurs plus juste : il faudrait plutôt dire que Gerd est son homologue en pays oudmour, Gerd, qui aurait voulu suivre en tout l'exemple de son collègue komi, et qui est arrivé trop tard.

L'analogie entre les deux est avant tout due au fait que l'un comme l'autre, dans les années 1920-30, sont aussi bien chercheurs que poètes. Le sort a cependant été plus propice à Lytkin, qui, victime lui aussi du procès contre Gerd, n'y perdra pas la vie ; il ne sera plus connu, jusqu'à sa mort, que pour son activité de linguiste. Par ailleurs, dans les années 1920, Illja Vas' n'est pas le seul poète komi d'importance, il ne domine pas le paysage poétique et littéraire autant que Gerd celui de l'Oudmourtie...

Les relations entre les deux poètes sont tantôt proches, tantôt conflictuelles. Lytkin expliquera à l'époque de leur procès : « J'ai fait la connaissance de Gerd en 1925, quand nous avons commencé nos études doctorales. On le tenait pour un poète oudmour de talent. Sur beaucoup de questions nous étions du même avis. Et en poésie, nous sommes tous deux des poètes lyriques. Nous désirions l'enrichissement mutuel des cultures finno-ougriennes... »

⁸ Viktor Aleksejevič Savin (Nöbdinsa Vittor) (1888-1943), bolchevik depuis 1918, est en même temps écrivain et compositeur. Il est l'auteur de chansons entrées dans la tradition populaire. Victime des répressions de 1937, il meurt en camp de travail peu avant l'expiration de sa peine (Toulouze 1996a, pp. 95-97). D'après Martynov, c'est un ami de Gerd (Martynov 1988, p. 115).

⁹ *Кылбурьяс* ["Poèmes"], Syktyvkar, 1962, pp. 127-128.

C'est surtout pendant le séjour de Lytkin en Finlande (février 1926 à février 1927), en Hongrie (février 1927 à décembre 1927) et en Estonie (21-31 décembre 1926) (Turkin 1995a, pp. 210-212 ; 1997, pp. 22-25) ainsi qu'après son retour que leurs rapports sont particulièrement denses. Le fait est que Gerd désirait lui aussi avoir l'expérience de contacts directs avec les finno-ougriens étrangers. Lytkin l'incite dans ses lettres à apprendre le finnois et doit s'en expliquer en 1933 auprès des enquêteurs : « Sans maîtrise des langues étrangères, un chercheur est tout simplement inconsistant » (Kuznecov 1994, p. 104).

D'ailleurs, Lytkin est de ceux qui écrivent à Gerd une lettre de recommandation pour l'obtention d'une bourse à l'étranger en 1928. L'épouse de Gerd évoque les relations des deux poètes : « Lytkin et Kuzebaj étaient grands amis et à la maison nous l'appelions tous par son diminutif » (Gerd 1998, p. 33).

Au moment du procès, Lytkin se montre pourtant tiède à l'égard de Gerd : « J'accueillais avec méfiance et je tournais en ridicule ses considérations sur la création d'une fédération finno-ougrienne sur le territoire de l'URSS. Mais lui-même considérait cette idée comme une vue de l'esprit. En 1930, il s'est produit une rupture dans nos relations, parce que Gerd ne voulait pas reconnaître ses erreurs en matière scientifique et poétique, il a été exclu de l'institut. »

Il est clair qu'il y a eu des tensions entre les deux hommes. Mais pour en deviner la cause, nous sommes réduits aux conjectures¹⁰. Kuznecov les balaye de manière expéditive : « Parmi les nombreuses fables qui ont accompagné l'activité et les conceptions de Gerd, il y en avait certainement qui indiquent une mésintelligence entre eux. Et puis l'époque était trop complexe pour les amitiés compromettantes » (Kuznecov 1994, p. 104).

¹⁰ Domokos raconte comment, ayant un jour à Syktyvkar interrogé Lytkin sur Gerd, il n'a réussi à obtenir de ce dernier que des réponses laconiques (Domokos 1997, p. 31). Tel était sans doute le choc des persécutions vécues que le linguiste komi ne s'est pas senti suffisamment en sécurité pour livrer ses souvenirs à un chercheur étranger...

Gerd et la Carélie

Parmi les autres régions finno-ougriennes, la Carélie est l'une de celles qui attire le plus l'attention de Gerd, et ce dès 1927. Nul doute que son intérêt pour la Finlande joue un rôle dans celui qu'il éprouve pour cette petite Finlande à l'intérieur de l'Union soviétique. Dès 1927, il y passe le mois de juin à l'invitation de la direction du commissariat à l'éducation de Carélie, en tant que conférencier en histoire locale et ethnographie dans des cours de mise à niveau pour des enseignants finnois et russes. Il faut croire que la personnalité du jeune homme a attiré l'attention des autorités caréliennes, puisqu'en novembre de la même année elles demandent à l'institut où Gerd fait ses études doctorales des renseignements sur sa situation¹¹ en vue de l'inclure dans une commission du commissariat, sans doute dans le cadre du projet de chrestomathie sur l'histoire régionale destinée aux écoles élémentaires (Kuznecov 1994, p. 428). Nous ne savons pas quelle suite a été donnée à cet avis favorable, mais nous savons que Gerd retourne en Carélie l'année suivante et qu'il y donne des cours entre le 16 et le 30 juin¹². Nous savons aussi qu'il est resté en contact avec ses collègues caréliens et qu'il aura une fois la possibilité d'y retourner, en 1932¹³.

2. Gerd et l'Estonie et la Hongrie

Le premier contact de Gerd avec des Estoniens a lieu à Moscou en 1925. C'est un Estonien qui le sollicite, A. Perk, qui avait participé au

¹¹ La réponse (en date du 31 janvier 1928) à cette lettre (datée du 26 novembre 1927) dit de Gerd qu'il compte parmi les doctorants les plus actifs et les plus productifs (document des archives de la Bibliothèque nationale d'Oudmourtie, n° 87).

¹² Nous savons du moins qu'il en avait l'intention, comme en témoigne la programmation de son été, établie le 30 mai 1928 (document des archives de la Bibliothèque nationale d'Oudmourtie, n° 95).

¹³ Ironie du sort : il y retournera, en novembre 1937. Mais c'est pour être fusillé. C'est en terre carélienne, dans un charnier, que reposent ses restes.

premier congrès oudmourtois en 1918 à Elabuga. Connaissant Gerd de réputation, il cherche à entrer en contact avec lui et lui parle du mouvement finno-ougrien. En effet, en 1926, la conférence générale du mouvement finno-ougrien doit avoir lieu à Tallinn, et les Estoniens auraient aimé y voir des Finno-Ougriens de Russie. Gerd se montre intéressé et veut savoir comment faire pour être invité. Perk lui demande une cinquantaine d'exemplaires du recueil publié par son association de culture oudmourtoise et lui propose de les faire passer par l'ambassade, au nom du diplomate Sulling. Ce dernier rend visite à Gerd et l'invite à l'ambassade. Là, Gerd apprend que l'invitation est prête, mais qu'elle a été bloquée, sans raison apparente. Sulling aurait mis Gerd en rapport avec une secrétaire de l'ambassade par laquelle le poète oudmourtois pouvait faire passer et recevoir des documents (Kulikov 1997, p. 127). Il faut reconnaître que ces informations sont suffisamment brumeuses pour qu'on les prenne avec prudence.

Le deuxième contact de Gerd avec l'Estonie a lieu en 1928, quand l'anthropologue estonien Julius Mark, professeur à Tartu, se rend à Moscou. Lui aussi parle à Gerd et à d'autres Finno-Ougriens orientaux — parmi lesquels Markelov — du mouvement finno-ougrien et de ses difficultés à trouver une formule pour l'unification des peuples finno-ougriens. Julius Mark restera en contact avec les chercheurs qu'il a rencontrés en 1928 à Moscou. Il y avait dans la capitale un « club estonien », animé par Julius Laane, qui était aussi président de la Société scientifique estonienne à Moscou. Gerd visite ce club et y rencontre d'autres Estoniens avec lesquels il se lie paraît-il d'amitié (Kuznecov 1994, pp. 128-130).

Dans ces considérations provenant de notre source principale, l'ouvrage de Nikolai Kuznecov, il y a des inconséquences qui ne peuvent pas ne pas troubler. Comment en 1925, A. Perk aurait-il pu recevoir en cadeau le recueil *Votiaki*, qui ne paraît qu'en 1926 ? À moins qu'il n'y ait eu confusion sur les dates ? Je soupçonne Kuznecov d'avoir trouvé ces informations dans les matériaux du procès de Gerd. De ce fait, elles ne sont pas des plus fiables.

Il semble en tout cas que l'Estonie n'ait occupé pour Gerd qu'une place marginale. Certes, il est en correspondance, au moins jusque dans les années 1930, avec Julius Mark. Celui-ci se montre intéressé par la vie culturelle de l'Oudmourtie et lui pose, dans une lettre reproduite par Kuznecov (1994, p. 129), des questions sur le nombre de

livres parus, le nombre de journaux et de revues avec leur fréquence de parution. Il lui demande également le nombre de contes et de chansons recueillis après la révolution, l'état du travail en dialectologie, s'il y a des dictionnaires et des grammaires, bref, tout intéresse le savant estonien. Mais nous constatons que ce sont des questions touchant exclusivement au domaine culturel.

En fait, ces informations éparses que livre Kuznecov suscitent quelques remarques. Tout d'abord, il est clair que les Estoniens ont toujours été extrêmement sensibles au mouvement finno-ougrien. Ce petit État aux portes de la Russie, qui se sent en permanence menacé par l'avidité de son ex-occupant, est particulièrement sensible à l'impérialisme russe, plus en tout cas que la lointaine Hongrie, qui vit sa vie, et que la grande Finlande, mieux protégée par son isolement, et qui avait admirablement su résister au poids des tendances russificatrices. Il n'est pas étonnant que les Estoniens rencontrés par Gerd aient tous insisté sur la dimension politique. En général ils omettaient de tenir compte de la différence géopolitique de leurs situations, et du fait que leurs interlocuteurs orientaux se sentaient infiniment plus concernés par la Russie — ils sentaient qu'ils faisaient partie intégrante de ce pays — que ne l'étaient les Estoniens. Cette dimension politique, étrangère à Gerd, a certainement été un élément de perplexité dans son rapport avec les Estoniens, fussent-ils chercheurs. Il a donc certainement fait preuve de prudence.

La perception de la Hongrie par Gerd est probablement plus complexe. La Hongrie, c'est « vraiment » l'étranger. C'est aussi une longue histoire et une riche culture. C'est enfin un pays qui avait apporté sa contribution à l'étude de l'Oudmourtie de l'époque tsariste, qui avait à sa disposition des collections entières de folklore oudmourt.

En fait, Gerd, comme nous l'avons vu, n'était pas passé inaperçu aux yeux des Hongrois et notamment de Munkácsi. Domokos suppose qu'ils étaient en correspondance (Domokos 1975, p. 290), mais j'en doute. Kuznecov n'en dit rien et aucune trace n'a été retrouvée. À tel point que c'est Lytkin qui rapporte à Gerd de Budapest l'information selon laquelle il a été inclus dans l'Encyclopédie littéraire hongroise (Kuznecov 1994, p. 132). Dès 1925 en effet, Aladár Bán le cite en le nommant « le plus grand poète oudmourt » (Domokos 1975, p. 290).

Les biographes oudmourts de Gerd soulignent toujours ses liens avec les écrivains hongrois Antal Hidas et Andor Gábor, ainsi que Máté Zalka. Il s'agit là clairement de personnalités de second ordre dans la vie littéraire hongroise, d'émigrés communistes à Moscou qui s'étaient intégrés dans la vie russe et dans les organisations locales d'écrivains. S'il ne faut pas surestimer leur portée, il est clair que le contact avec ces hommes a certainement ouvert à Gerd des horizons sur la littérature hongroise, qu'ils connaissaient de l'intérieur. Eux, pour leur part, ont dû être tellement impressionnés par le jeune poète oudmourt que Hidas traduit en 1927 quelques-uns de ses poèmes en hongrois, dont le fameux *Je n'ai jamais vu la mer* (Ermakov 1988, p. 77). Mais bien que l'on puisse ainsi se prévaloir de traductions hongroises à une date assez reculée, il est clair que cela ne veut nullement dire que Gerd ait pénétré le champ culturel hongrois, puisque ces traductions n'ont été publiées que dans un petit journal communiste à distribution confidentielle appelé *100 %...*

Domokos estime que c'est sans doute Lytkin qui a conseillé à Gerd de lire Petőfi (Domokos 1985, p. 250). Faute de sources précises, nous pouvons tout autant supposer que cette suggestion lui vient des Hongrois qu'il fréquente, ou du moins qu'il connaît, et auxquels il n'a sans doute pas manqué de poser des questions sur les principaux écrivains de leur pays. Ce d'autant que les rédacteurs de la petite revue où paraissent les textes de Gerd commentent : « Qui pourrait ne pas être sensible à la parenté de ce texte avec Petőfi? » (Domokos 1975, p. 291).

Gerd a été effectivement influencé par ses lectures de Petőfi, et il a transposé et développé en 1928 les idées exprimées dans le poème *Une pensée me tourmente*¹⁴, à sa manière, en oudmourt, sous le titre de *Ma mort*¹⁵ (Ermakov 1988, pp. 157-158).

Il a également été question d'une lettre envoyée à Gerd par un certain K. Hamas, chercheur de son état, dont le contenu est présenté à l'instruction contre Gerd et qualifié par lui de fasciste (Kuznecov 1994, p. 132). Gerd lui a-t-il répondu ? Il est clair que si la personne

¹⁴ En hongrois : Egy gondolat bánt engemet.

¹⁵ En oudmourt : Мынам кулонэ.

ne lui était pas personnellement connue et sympathique, Gerd n'avait aucune raison de s'élever en défenseur de ses idées.

L'impression que nous gardons en tout cas de ces informations éparpillées est que la Hongrie a intéressé Gerd d'un point de vue exclusivement littéraire. Elle restait lointaine et abstraite.

3. Gerd et la Finlande

Nous en venons au pôle d'attraction principal pour Gerd dans le monde finno-ougrien. La Finlande est un pays qui, jusqu'à la veille, était, au même titre que l'Oudmourtie, sous colonisation russe. C'est donc un élément possible de comparaison. Et la comparaison entre Finlande et Oudmourtie, entre culture finnoise et culture oudmourte, aboutit à deux conclusions différentes mais complémentaires : l'Oudmourtie est en retard, mais le progrès est possible.

Cette comparaison frappe Gerd dès 1919, dès son premier voyage à Moscou. Il se promène dans la capitale, en découvre les trésors d'architecture, la vie culturelle et les bouquinistes. C'est chez l'un d'entre eux qu'il dénicher une anthologie de la poésie finlandaise¹⁶ qui est pour lui une révélation. Celle-ci intervient dans un contexte idéologique précis : Gerd connaît bien la campagne oudmourte, et s'il a déjà entrepris son œuvre de collecte d'oralité, il est avant tout un produit de l'école de son temps. Et donc de l'idéologie des Lumières, qui accordait à l'instruction, à la culture livresque, les vertus civilisatrices fondamentales. Gerd était choqué par l'arriération du village oudmourte, et il l'exprime éloquemment dans sa principale œuvre en prose, le récit *Mati* (1920). À cette époque de son existence, il voit encore la culture populaire comme un maigre succédané de la véritable culture. La rencontre avec Moscou le déprime. Il évoque ses impressions : « À Moscou, j'ai vu une culture colossale : le ballet, l'opéra, le théâtre,

¹⁶ En russe : *Сборник финляндской литературы*, Petrograd 1917 (под ред. В. Брюсова и М. Горького). Ce texte comportait une introduction approfondie et des œuvres de Runeberg, Wecksell, Oksanen, Kramsu, Järnefeldt, Päivärinta, Jotuni, Kivi, Aho, Leino, Topelius, Hemmer et d'autres (Škljajev 1982b, p. 141, 1992c, p. 45).

l'architecture, etc. Et je hurlais littéralement les paroles de mon poème : "Oudmourts, Oudmourts, mes amis, levez-vous !" Ou encore : "Bonheur! Où es-tu? Où t'es-tu caché? Viens à nous, éclaire-nous et réchauffe-nous !" À la galerie Tretjakov, je voulais regarder des tableaux oudmourts, à l'opéra, entendre des mélodies oudmourtes. Et j'ai découvert avec horreur qu'il n'y a pratiquement pas de culture oudmourte. Elle est phtisique, blessée à mort par des bacilles qui l'empoisonnent et la dévorent tout entière. Je ne supportais plus les proverbes oudmourts, les dictons, le terme oudmour *jaraloz* [d'accord] » (Kulikov 1995, p. 81).

Il y a effectivement parmi les premières œuvres de Gerd un certain nombre de poèmes désespérés sur le thème du sommeil et du retard oudmour. Cette perception humiliante laisse chez le jeune homme une trace profonde. En 1918, ce sont des questions dont il discutera souvent avec son compagnon Trofim Borisov à Malmyž, aux débuts du commissariat oudmour, car manifestement elles le troublent à ce moment de son existence (Kuznecov 1994, p. 34).

Or Gerd est un homme d'action. Et c'est cette dimension qui est stimulée en lui par son premier contact avec la culture finlandaise : ce que les Finnois ont été capables de faire, pourquoi nous, les Oudmourts, ne saurions-nous pas le réaliser ? La Finlande montre la voie et fait sentir à Gerd que ce à quoi il aspire n'est pas une utopie. Cette première rencontre, cette première manière de poser ses rapports avec la Finlande expliquent la place que celle-ci occupera dans sa réflexion, la sympathie qu'il éprouvera toujours à son égard. La rencontre de la littérature finlandaise a été pour lui un tel choc qu'il présentera au congrès des écrivains de 1921 un rapport sur l'histoire de la littérature finlandaise, sur la base de l'anthologie trouvée à Moscou (Škljajev 1979, p. 19).

Cette découverte aboutit bien sûr aussi à la traduction par Gerd d'œuvres finlandaises. C'est ainsi qu'il traduit en oudmour un poème d'Aleksis Kivi, vraisemblablement à partir du russe (la date de la traduction n'est pas indiquée) (Škljajev 1982b, pp. 144-145). Plus tard, il traduit aussi Eino Leino, ce qui révèle, comme le souligne Škljajev, que le romantisme finnois n'a pas manqué de le marquer (Škljajev 1982b, p. 145). Parfois aussi la frontière entre traduction et transposition laisse perplexe, comme dans *Pavo*, poème inspiré par le *Paavo* de Runeberg (Škljajev 1982b, p. 43). Il est certain que Gerd a été impres-

sionné d'une part par les liens entre la poésie finlandaise et les traditions populaires et d'autre part par le rapport entre poésie et mouvement de libération nationale. De ce point de vue, la rencontre avec la littérature finnoise est de nature à répondre aux interrogations du jeune Gerd. Plus tard, il découvre aussi le Kalevala (Kuznecov 1994, p. 81). Or Gerd était particulièrement sensible à la question de l'épopée. Il est certain que l'épopée finnoise l'a conforté dans son dessein de créer une épopée oudmourte et lui a probablement aussi fait sentir l'ampleur de son ambition et le poids de la responsabilité qu'il avait assumée.

En 1926, Gerd s'était lancé tout seul dans l'étude du finnois, à l'aide de quelques livres qui lui avaient été rapportés par V. Lytkin¹⁷ (Rapport, IV/a). Par la suite, il étudiera cette langue à l'Institut de recherche sur les cultures orientales. Il semble que cette étude ait été laborieuse : un séjour en Finlande lui aurait certainement été bénéfique.

Au moment de son procès, la question finlandaise se trouvera au cœur des accusations : des interrogatoires croisés sont menés avec lui et Borisov. Ce dernier affirme : « En 1922, avec Gerd, nous avons souvent discuté de questions en rapport avec la culture finlandaise, et en particulier le finnois. Nous avons convenu qu'il fallait développer sa connaissance parmi nos intellectuels. Nous constatons aussi que la Finlande était bien placée du point de vue culturel » (Kuznecov 1994, p. 34).

Cette sympathie admirative ne pourra qu'être renforcée par la rencontre de la Finlande scientifique, des travaux des finno-ougriens finlandais. Gerd comprend alors que l'espace dans lequel il pourrait s'inscrire est autrement étendu que la simple petite Oudmourtie, voire la Russie, qui est dans ce domaine à la traîne. Gerd veut entrer en relations avec des spécialistes compétents, participer au vrai dialogue scientifique, qui n'a pas de frontières. Kulikov traite cette aspiration avec un condescendant dédain : « Comme ses travaux n'étaient pas

¹⁷ Naimi Päiviö, *Finnisch praktisches Lehr- und Lesebuch mit Touristenstrachenührer* ; Pekka Kijanen, *Suomalais-venäläinen taskusanakirja* (Dictionnaire de poche finnois-russe) ; Pekka Kijanen, *Venäläis-suomalainen taskusanakirja* (Dictionnaire de poche russe-finnois), HKI, 1918. L'orthographe ici reproduite est exactement celle du manuscrit de Gerd.

suffisamment appréciés dans son pays et que presque tout ce qu'il produisait se heurtait à un obstructionnisme systématique, il espérait trouver ailleurs des jugements positifs. Il se montrait ainsi, bien sûr, d'une grande naïveté politique, d'une véritable myopie » (Kulikov 1995, p. 85).

C'est le chercheur oudmourt qui fait ici preuve de superficialité et de myopie. Car l'intérêt personnel de Gerd — publier ses œuvres — va de pair avec une autre ambition : les soumettre à ceux qui sont capables de les juger, entrer dans un véritable dialogue. S'il est bien placé pour collecter des matériaux et pour les publier, domaine où les étrangers ne pouvaient en aucune manière rivaliser avec lui, il s'exposait à leur regard critique en matière de méthodologie — question primordiale pour les savants qui, à l'époque, tentaient de construire les études finno-ougriennes en Russie. C'est donc une démarche plus courageuse qu'il n'y paraît de prime abord. Et si myopie il y a, elle porte sur les possibilités réelles de réaliser cet objectif, sur la nature réelle du régime dans lequel il vit. Car sur le principe, il met le doigt sur le seul élément capable de stimuler la recherche : trouver le meilleur espace qualitatif d'intervention.

Que Gerd, plus tard, repensant à cette question, la pose en termes de mécontentement, qu'il accuse les autorités du Parti et de l'État de l'avoir poussé à chercher des contacts à l'étranger, c'est-à-dire qu'il tente de déplacer les responsabilités, cela n'a rien de surprenant. Et cela n'est pas faux pour autant : si la vie scientifique et culturelle avait été satisfaisante, il est certain qu'il aurait été moins tenté de regarder vers l'extérieur. Mais ce serait réduire la portée de la réflexion et de la pratique de Gerd en tant que chercheur que de croire que sa tentative de communication avec les finno-ougristes finlandais était uniquement guidée par le désir d'avoir des publications à l'étranger.

En fait, certains articles de Gerd sont parus en Finlande, et ce n'est pas sur son initiative personnelle, même si on peut supposer que la chose lui a été agréable. Il y a d'abord la traduction de son étude sur le théâtre oudmourt en 1929. Le texte russe de cette étude avait impressionné Sulo Haltsonen, qui dit « avoir traduit cet intéressant écrit » à l'aide des conseils d'Yrjö Wichmann. Dans le cadre de ce travail, il avait pris contact avec Gerd, qui non seulement l'avait autorisé à publier la traduction, mais avait répondu à quelques questions supplémentaires (Haltsonen 1964, p. 359). Kuznecov affirme que Gerd avait

demandé à Haltsonen (après la première sollicitation de la part de celui-ci) quelles étaient les possibilités de publier ses textes en Finlande et que le chercheur finlandais avait fait le nécessaire pour que cela soit possible. Mais dans le texte qu'il publie en 1964 à la mémoire de Gerd, il ne mentionne rien de tout cela et se contente de dire que Gerd ne répondra plus à ses lettres (Haltsonen 1964, p. 359).

À en croire les interrogatoires du procès, c'est en fait dès 1922 que la question d'entrer en contact avec Yrjö Wichmann s'est posée : les travaux du chercheur finlandais, spécialiste des langues permienes, n'étaient pas disponibles en Oudmourtie, les jeunes chercheurs voulaient se les procurer, et pour ce faire ils avaient décidé de passer par l'ambassade. En 1922, Gerd déclare à Borisov — qui possède un manuel de finnois — qu'il a envoyé une lettre à Wichmann¹⁸ et qu'il doivent prendre les savants finlandais pour modèle dans l'étude de leur propre culture. En 1926, il l'informe de ses contacts avec l'ambassade et avec son secrétaire¹⁹ et lui montre un dictionnaire et des croquis de Julia Wichmann (Kuznecov 1994, p. 36).

Gerd se montre particulièrement actif dans la quête de contact avec Yrjö Wichmann. Dans les archives d'Helsinki²⁰ on trouve quelques lettres de 1922 et de 1923 et des lettres de 1926.

En 1922, Gerd commence à s'adresser à Wichmann au nom des étudiants progressistes oudmourts par une lettre écrite en oudmour, dans laquelle il demande des livres et souligne l'importance de la Finlande pour les jeunes cultures finno-ougriennes de Russie. Il donne comme adresse à Moscou celle de la mission finlandaise. Cette lettre, dans les conditions des années 1930, ne pouvait être interprétée que

¹⁸ Il semblerait qu'il ait établi le contact avec Wichmann grâce à Maria Jotuni, à laquelle il a adressé une lettre en ce sens (Kuznecov 1994, p. 82)

¹⁹ D'après les déclarations de Gerd, il s'agit de Haksel (Kuznecov 1994, p. 36).

²⁰ SKS Kirjallisuusarkisto, Yrjö Wichmann, Ulkomaisia kirjeitä I, K. Gerd. 1. Lettre de K. Gerd, Moscou, 5/11/1922, 3 p. dactylographiées en oudmour ; 2. Lettre de K. Gerd, 4/12/1922, demande d'adhésion à SUS et 9 p. manuscrites en russe ; 3. Lettre de K. Gerd, 7/12/1924, 10 petites pages manuscrites en russe ; 4. Lettre de K. Gerd, sans date, 4 pages manuscrites avec des chants ; 5. Lettre de K. Gerd, 8/8/1926, 4 pages manuscrites ; 6. Lettre de K. Gerd, 25/10/1926, 7 pages manuscrites écrites à SUS.

dans un sens. C'est sans doute dans cette même lettre que, d'après l'accusation, Gerd pose la question du protectorat de la Finlande sur les Finno-Ougriens orientaux (Kulikov 1997, p. 121).

La même année, au mois de décembre, Gerd envoie une deuxième lettre avec une demande d'adhésion à la Société finno-ougrienne. Dans cette lettre, écrite en russe, il informe Wichmann de l'envoi de la lettre précédente, qui était accompagnée d'une quarantaine de livres, journaux et revues oudmourts, et lui demande son soutien moral, et si possible matériel, pour son association culturelle oudmourte Bõljak.

De plus, il propose à la Société finno-ougrienne la publication de son recueil de trois mille chansons oudmourtes, et il présente à titre d'échantillon une chanson traduite en russe. Il lui demande également un manuel de finnois. Un an plus tard, n'ayant reçu aucune réponse, il s'adresse de nouveau au chercheur finlandais, exactement avec les mêmes demandes²¹. En 1926, Gerd a une nouvelle occasion d'écrire à Wichmann, qui lui a envoyé des livres par l'intermédiaire de V. Lytkin. Tout en le remerciant très chaleureusement, il lui promet de lui envoyer toutes les publications possibles en oudmour, quel qu'en soit le thème. On sent Gerd particulièrement désireux d'avoir une réaction de la part du professeur finlandais sur ses recherches : sans doute est-il en quête d'éloges, mais encore plus, me semble-t-il, de dialogue avec une personnalité hautement compétente. La même année, Gerd envoie de l'argent pour s'abonner à *Finnisch-Ugrische Forschungen*, ce qui témoigne de son intérêt pour les recherches finno-ougriennes en général, et propose sa collaboration à la Société.

Au cours de l'enquête, Gerd mentionne une autre rencontre, celle avec le professeur Hämäläinen, qui est passé par Moscou en juin 1928. Gerd s'est entretenu brièvement avec lui à l'ambassade, où il lui a paru « réservé et prudent ». Gerd lui a donné trente roubles pour l'achat de littérature spécialisée.

Mais ce qui sera avant tout reproché à Gerd, ce sont ses relations avec l'ambassade de Finlande. Le but principal, nous le savons, c'est d'obtenir, par l'intermédiaire de l'ambassade, des contacts et des

²¹ Ces lettres, sauf la première, ont été rendues publiques en Oudmourtie par Anna Izmajlova-Zujeva, et publiées par A. Škljajev en 1995 (Škljajev 1995a).

matériaux de la part des collègues finlandais. D'après les interrogatoires, les diplomates finlandais auraient fait pression pour porter les conversations sur le terrain politique et sur la question du mouvement finno-ougrien. Cela n'a en fait rien d'étonnant, car Gerd était sans doute l'un des rares contacts susceptibles d'informer les autorités finlandaises sur la situation dans les régions finno-ougriennes. L'ouvrage de Kuznecov rend compte avec beaucoup de détails des contacts entre Gerd et l'ambassade de Finlande. Je présente en annexe quelques extraits des documents du procès sur ce point.

C'est en 1923 que Gerd se rend pour la première fois à l'ambassade²², afin d'entrer en contact avec Wichmann, qui n'avait pas répondu à deux lettres de lui. Les archives du chercheur finlandais révèlent que ces lettres lui sont effectivement parvenues. Nous ne pouvons pas exclure que Wichmann y ait répondu mais que ses lettres aient été perdues ou plus vraisemblablement censurées. Le secrétaire confirme en tout cas que l'ambassade peut l'aider sur ce point (Kuznecov 1994, p. 82). Trois mois plus tard, Wichmann a répondu de manière flatteuse pour Gerd et l'assure de la volonté finlandaise de soutenir le mouvement national oudmourts et de l'intérêt des collègues finlandais pour la littérature qui se publie en Oudmourtie : Gerd est ainsi amené à retourner à l'ambassade avec des livres oudmourts qui seront envoyés à Wichmann. Le secrétaire profite de la rencontre pour interroger Gerd sur le nombre d'étudiants oudmourts, sur le système d'éducation, sur la participation oudmourte au mouvement communiste, sur l'état d'esprit de la population, sur ses positions pendant la guerre civile, sur la révolte d'Iževsk, sur l'autonomie. Gerd apporte des réponses honnêtes et plutôt favorables au régime, sauf sur la question de l'autonomie, où il exprime sa déception de ce que les Oudmourts n'aient pas eu droit à une république. Il souligne aussi que l'expérience finlandaise peut leur servir de modèle et leur donner des idées (Kuznecov 1994, pp. 84-86). Gerd a l'occasion de renouveler ses visites, pour voir si Wichmann n'a pas envoyé de la littérature et pour solliciter auprès du secrétaire la possibilité de se procurer un dictionnaire : il avait commencé à apprendre le finnois et avait besoin de matériaux (Kuznecov 1994, p. 86) ; pour la première fois, on lui

²² Ou au consulat (Kulikov 1997, p. 121) ?

propose d'envisager un voyage en Finlande. Le passage de Gerd à l'ambassade se termine sur l'invitation transmise au nom de l'ambassadeur Haksel à une rencontre avec lui. Au cours d'une première conversation²³, l'ambassadeur se permet une comparaison entre l'« autonomie rouge » accordée aux Oudmourts et la véritable indépendance finlandaise. Il serait allé jusqu'à affirmer que « les Finno-Ougriens de Russie devraient avoir les mêmes droits que les Finlandais ».

Gerd aurait réagi avec un certain malaise, se contentant de souligner les différences entre la politique à l'époque du tsar et la situation du moment (Kuznecov 1994, pp. 87-88). Une autre fois, Gerd s'enquiert à son tour des objectifs de ce mouvement et des idées des diplomates finlandais. Ceux-ci lui répondent que l'essentiel est de dépasser les clivages internes et de développer la conscience nationale (Kuznecov 1994, pp. 88-89). En fait, Gerd n'entend rien là de la part de l'ambassadeur Haksel qui n'aïlle dans le sens de ce qu'il a toujours pensé et pratiqué. Le diplomate finlandais se montre plus prudent que la première fois : il a peut-être compris qu'il ne servait à rien d'effrayer le jeune Oudmourts, lequel a clairement manifesté son souhait de visiter la Finlande.

Notons que ces informations proviennent des interrogatoires de Gerd ou de notes qu'il a rédigées à un moment où l'attention était focalisée sur les questions politiques. Il est intéressant de noter que Gerd n'essaye pas de biaiser, de cacher la nature des discussions politiques. Il veut peut-être se présenter sous un jour favorable en dévoilant les opinions de ses interlocuteurs finlandais. Quant à ses propres répliques dans ces discussions, nous avons l'impression qu'il ne s'avance pas, qu'il reste prudent et loyal envers son État et son gouvernement. Les notes critiques que nous trouvons concernent le type d'autonomie. Or il semble que c'est là un point sur lequel Gerd ne s'était pas privé d'intervenir, en public comme en privé. Le cacher au moment de l'enquête n'aurait fait qu'accroître la suspicion. Les comptes rendus de discussion, tels qu'ils nous sont parvenus, sont vraisemblables. Mais nous ne pouvons avoir aucune assurance défini-

²³ Les dates de ces conversations ne sont pas données, mais elles ont vraisemblablement eu lieu après 1926.

tive sur leur conformité avec la réalité, d'abord parce que Kuznecov ne publie que des fragments extraits de leur contexte et ensuite parce que le jeune poète était sans doute tenté d'infléchir les faits en sa faveur.

Il me semble pourtant que ces documents sont, de manière générale, caractérisés par une grande franchise. Il est possible que Gerd, qui sort d'une terrible période de stress, ait tenté de profiter de ces interrogatoires pour voir clair en lui-même.

4. Gerd et la mission à l'étranger

Gerd rêvait donc de partir, dans la foulée de Lytkin, en Finlande et en Hongrie²⁴, comme celui-ci ne cessait de le lui conseiller. Il avait publié des articles en finnois et en hongrois, et son nom commençait à être connu parmi les chercheurs de ces pays.

En 1928, l'Institut des peuples orientaux envisage d'envoyer un de ses doctorants à l'étranger avec une bourse de longue durée. Gerd pose immédiatement sa candidature, qui est soutenue par Lytkin, ainsi que par A. Lunačarskij²⁵, I. Nagovicyn, Ljadov, responsable de l'organisation Glavnauka, qui oriente la recherche scientifique, et par le professeur Preobraženskij (Kuznecov 1994, p. 104). Au niveau politique, la cellule du parti de l'institut est aussi favorable à Gerd.

Celui qui fera tout pour que Gerd n'obtienne pas cette bourse est un Oudmourt, un de ses compagnons d'études à Moscou, Jakov Il'in. Il se rend même à Iževsk, se fait recevoir par le secrétaire local du parti, T. Ivanov, et finit par obtenir que la direction du parti oudmourt prenne position contre Gerd, qui finira par se voir refuser cette bourse (*ibid.*, p. 105). Les temps avaient changé, Lytkin était parti au bon moment. Ce refus représente dans la vie de Gerd un véritable tournant : il devient désormais la cible de nombreux actes hostiles, notam-

²⁴ Lytkin avait d'abord reçu une invitation de Berlin. Ce sont ses directeurs qui jugent préférable de l'envoyer en Finlande et lui font obtenir une bourse du commissariat du peuple à l'Éducation, lequel à l'époque envoyait assez souvent ses étudiants à l'étranger (Turkin 1995a, pp. 209-210).

²⁵ Qui était commissaire du peuple.

ment de la part de ses compagnons d'études qui le dénoncent comme contre-révolutionnaire auprès du parti d'Iževsk.

II. LES ÉTUDES FINNO-OUGRIENNES EN RUSSIE ET LEUR REMISE EN CAUSE

Gerd n'était que l'un des chercheurs qui ont tenté de donner une impulsion décisive aux études finno-ougriennes et d'ailleurs il n'était sans doute pas le plus important : au cours de ses années d'études à Moscou, il était encore très jeune et il n'avait pas de position lui permettant d'être chef de file. Il y avait d'autres savants plus prestigieux qui mettaient leur autorité au service de cette cause. Or, les études finno-ougriennes n'étaient guère développées en Russie. Surtout si on les compare à ce qui se faisait dans la proche Helsinki, où, aussi bien en linguistique qu'en ethnographie, l'université accordait à l'étude de la parenté finno-ougrienne une attention considérable. Les chercheurs sont conscients de leur retard : « Les peuples finno-ougriens constituent un volume non négligeable de notre Union et forment en son sein des unités étatiques nationales autonomes. Leur étude scientifique est très en retard par rapport à celle des autres minorités nationales du pays. Parmi les membres actifs de l'Académie des sciences il n'y a pas un seul finno-ougriente. (...) Or la famille des peuples finno-ougriens n'est pas représentée seulement en URSS, elle existe en dehors de ses frontières, où elle forme trois États. Un groupe de plus de 15 millions de personnes a le droit d'exiger d'être étudié de manière autonome et entière » (Loikfun 1929, pp. 3-4).

Et encore, pour citer les paroles de Bubrih : « Chez nous, il n'y a jamais eu et il n'y a toujours pas de finno-ougriente. Elle existe en Finlande, en Hongrie, en Estonie, mais pas chez nous » (*ibid.*, p. 4).

Si nous laissons de côté les chercheurs russes, ce sont avant tout les chercheurs komis et mordves qui animent ces recherches et cela n'est pas pour nous étonner, car aussi bien les Mordves que les Komis avaient été organiquement intégrés à l'empire russe bien avant les Oudmourts et les Maris et avaient pu de ce fait développer plus tôt que les autres une couche d'intellectuels y compris de très haut niveau : ce

sont eux qui prennent les affaires en main²⁶. Le principal centre de recherche devient Leningrad, où une petite société savante se concentre sur les questions finno-ougriennes : c'est le 1^{er} février 1925 qu'un groupe de chercheurs de Leningrad animé par D. V. Bubrih fonde la LOIKFUN²⁷, qui se fixe comme objectif de porter les études finno-ougriennes à un niveau scientifiquement correct, correspondant aux exigences de l'actualité : « Nous devons fonder un nouveau centre de recherche et une nouvelle tradition d'études finno-ougriennes, puisque dans la Russie d'avant la révolution cette tradition ne s'est pas mise en place, ne pouvait pas se mettre en place. (...) Il nous faut construire cette tradition en rapport avec la vie nouvelle que nous vivons et qui pose à la recherche de nouvelles exigences. Une nouvelle tradition, ce sont aussi de nouvelles méthodes. (...) Nous nous sommes rassemblés afin de parvenir, en joignant nos forces, à surmonter les difficultés qui se présentent quand on tente de transformer une science périmée et d'en construire une nouvelle. La première chose que nous pouvons faire, c'est de partager les résultats de nos travaux et de les discuter ensemble dans nos assemblées » (Loikfun 1929, pp. 3-4).

Les chercheurs qui s'y rassemblent — linguistes, ethnologues, folkloristes, archéologues, historiens, historiens de l'art — tiennent des séances de discussion, au cours desquelles les textes soumis sont analysés. L'association édite un bulletin de liaison et elle réussit à publier un certain nombre d'ouvrages sur une période de trois ans : un recueil d'articles de près de deux cents pages²⁸ et d'autres publications. Elle développe ses rapports avec les institutions de recherche opérant dans les différentes régions finno-ougriennes. C'est ainsi

²⁶ C'est ainsi qu'au début des années 1920 il y a à Iževsk une commission finno-ougrienne dirigée par le professeur Borozdin et par le savant komi V. P. Nalimov (*Ками му*, 3/1924, pp. 83).

²⁷ En russe : Ленинградское Общество Исследователей Культуры Финно-угорских Народностей («Association léningradoise des chercheurs sur les cultures des populations finno-ougriennes»).

²⁸ En russe : *Сборник Ленинградского Общества Исследователей Культуры Финно-угорских Народностей (ЛОИКФУН) Исследования и материалы по финно-угроведению* (Recueil de la LOIKFUN. Recherches et matériaux en finno-ougristique), Leningrad 1929,

qu'en 1930 nous avons connaissance d'un curieux accord de compétition socialiste²⁹ avec le Musée national de Carélie (Loikfun 1930, pp. 2-4). En cinq ans, le nombre de ses publications monte à dix-sept titres (Kulikov 1997, p. 107).

La structuration et la coordination des études finno-ougriennes étaient donc des questions qui préoccupaient les chercheurs les plus directement concernés. Un certain nombre d'entre eux, Bubrih, Markelov, Nalimov et Gerd avaient obtenu l'ouverture d'une section finno-ougrienne à l'Institut des peuples orientaux, dirigée d'abord par V. P. Nalimov, puis par D. V. Bubrih. C'est à l'initiative de cette section que se formera plus tard un « Rassemblement des sociétés scientifiques finno-ougriennes » qui regroupe sous son égide « l'association oudmourte Böljak³⁰, le club komi, des savants mordves, la Société scientifique estonienne auprès du club estonien de Moscou, la LOIK-FUN et d'autres professeurs et jeunes chercheurs d'orientation nationaliste et antisoviétique³¹ » (Kuznecov 1994, p. 300).

En fait, le but proclamé de cette association, qui a fonctionné auprès de l'Institut des peuples orientaux, était d'« identifier les principales questions en matière d'étude de l'économie, de la vie quotidienne et de la culture des peuples finno-ougriens de RSFSR ; de populariser les idées de recherche scientifique et d'étude d'histoire régionale ; d'orienter le travail des diverses organisations » (*ibid.*).

Pour ses fondateurs, elle devait aider à poser les bases en vue de l'ouverture d'un Institut de recherches finno-ougriennes autonome, qui aurait pu associer à son travail des chercheurs hongrois, finnois et estoniens (*ibid.*). L'ensemble de cette activité permet quand même aux chercheurs oudmourts de participer pendant quelques courtes années à ces expériences de réflexion collective et d'acquérir une formation qui leur permettra, en 1931, d'ouvrir à Iževsk l'Institut oudmourte de recherche scientifique complexe (Domokos 1975, p. 256).

²⁹ Selon l'expression consacrée russe : социалистическое соревнование.

³⁰ Association oudmourte d'histoire régionale fondée par Gerd à Moscou en 1922.

³¹ Ce même texte officiel, qui est daté de l'époque du procès de la SOFIN, précise que le responsable du club estonien était Julius Laane, fusillé en 1928 pour espionnage et provocation.

En 1929, une étape semble franchie et les militants de la recherche lancent, dans le cadre de la LOIKFUN, une idée qui fait un bout de chemin : à leur avis, « le besoin se fait sentir d'un congrès des finno-ougriens de Russie destiné à organiser le travail de recherche en liaison avec les exigences de la construction du socialisme » (Loikfun 1929a, p. 1).

L'objectif du congrès aurait été « d'organiser le travail dans le domaine finno-ougrien en rapport avec les exigences de la construction du socialisme » (*ibid.*, p. 1).

Pour Gerd, le congrès aurait dû discuter de l'organisation de la formation universitaire des finno-ougriens, de l'organisation de centres de recherche, de l'enseignement des études finno-ougriennes, de l'élaboration des langues littéraires (Kuznecov 1994, p. 431). En avril 1929, une assemblée s'est réunie pour préparer ce congrès, pour décider des orientations et du cadre organisationnel. Il est décidé de la tenir à Leningrad, sur cinq ou six jours, avec la participation de pas moins de 200 délégués (Loikfun 1929a, p. 3). Le souci de tenir compte des priorités politiques du jour est patent : « Il a été avant tout posé que le congrès ne peut pas se limiter aux questions finno-ougriennes au sens strict du terme, c'est à dire aux questions purement scientifiques, mais doit traiter aussi de questions pratiques. (...) Le congrès devra être introduit par un rapport sur "Le bilan et les besoins de la construction du socialisme chez les peuples finno-ougriens" » (Loikfun 1929, p. 2).

Toutes les précautions sont prises pour que cette initiative ne soit pas interprétée comme une manifestation de nationalisme finno-ougrien. Rien par exemple n'est dit de la participation éventuelle de chercheurs étrangers. Les négociations aboutiront à l'obtention de l'accord de principe du responsable de l'Oblast' oudmour, I. Nagovicyn³².

Toujours est-il que ce congrès n'aura pas lieu et que la LOIKFUN, fin 1930 et début 1931, subit une réorganisation radicale. Celle-ci

³² Gerd est entré lui-même en contact avec I. Nagovicyn, qui pose comme condition à sa participation qu'elle soit approuvée par le Comité central du Parti. C'est ce que nous apprend une lettre de Gerd à Bubrih, datée du 22 avril 1929 (Kuznecov 1994, pp. 430-431).

commence par une attaque en règle dans l'organe de l'ethnographie officielle, qui lui reproche « 1) ses orientations idéalistes et 2) des pratiques de classe individualistes qui ont conduit l'association à un renfermement de caste et à une organisation hiérarchique, à une coupure avec les masses et avec la construction du socialisme et à la pénétration dans l'association d'éléments étrangers et idéologiquement hostiles » (*Sovetskaja Etnografija*, 1931, 1-2, p. 156, cité par Kulikov 1997, p. 107).

Ainsi, la coordination nationale et internationale des études finno-ougriennes n'était qu'un rêve : bientôt toute tentative de rapprochement des Finno-Ougriens entre eux apparaîtra comme une attaque contre l'intégrité de la patrie soviétique. Les autorités procèdent à une épuration : Bubrih est écarté de la direction, mais garde la responsabilité de vice-président, il est remplacé par Ja. K. Pal'vadre.

La LOIKFUN subit une restructuration au début de l'année 1931. Si Domokos considère qu'après 1930 l'association ne fonctionnait plus, sans doute faute d'informations à son sujet (Domokos 1975, p. 256), c'est parce que ses orientations changent radicalement. Après l'épuration, l'association ne cesse pas officiellement d'exister, mais elle s'inscrit dans le cours de la politique officielle de l'Union soviétique : elle a perdu toute indépendance scientifique et son activité est désormais subordonnée à des impératifs politiques. Voici comment ses objectifs sont désormais formulés : « 1) Lutter contre les prétentions fascistes de la Finlande et d'autres en matière de conquête territoriale en URSS et contre les campagnes calomnieuses visant l'Union soviétique dans les républiques bourgeoises. 2) Lutter contre les théories bourgeoises dans les questions finno-ougriennes. 3) Travailler sur les questions de la construction du socialisme chez les peuples finno-ougriens de l'URSS et tout particulièrement contribuer à l'élaboration des langues écrites et littéraires (sic) ; travailler sur les questions liées aux coutumes. 4) Travailler sur le front anti-religieux » (Kulikov 1997, p. 108).

Nous voyons donc qu'il s'agit d'une reprise en main complète : il n'y a pas la moindre tentative pour sauver les apparences, tout est exclusivement et grossièrement politisé.

Dans le même numéro de *L'ethnographie soviétique*, un article de M. Ju. Pal'vadre³³ traite de l'ethnographie finlandaise. Pour Kulikov, il s'agit d'un article de commande (Kulikov 1997, p. 108). Pour l'auteur, « c'est tout à fait ouvertement que la recherche s'est mise au service des idées impérialistes de conquête de notre voisin finlandais, où certaines sociétés savantes, dirigées par des fascistes, de même que les organisations fascistes, entendent par leur travail démontrer "scientifiquement" les droits de la Finlande à occuper les territoires depuis le golfe de Bothnie jusqu'à Novgorod et à l'Oural (...). L'idée d'une Grande Finlande jusqu'à l'Oural est le slogan principal de la recherche ethnographique en Finlande » (Pal'vadre 1931, p. 39).

Et encore, plus loin : « Son rôle et ses tâches [de l'ethnographie finlandaise] sont de prouver "scientifiquement" l'unité des peuples finno-ougriens, de créer les conditions scientifiques pour leur réunification et ainsi de servir l'idée de la Grande Finlande » (*ibid.*, p. 41).

Kulikov commente cet article en mettant l'accent sur l'inanité des accusations portées contre la Finlande. Pour ma part je voudrais surtout mettre en relief l'étonnante projection faite par la voix officielle de l'ethnographie soviétique de ses propres pratiques sur l'étranger : même si Pal'vadre souligne le caractère opposé des ethnographies soviétique et finlandaise — « Chez eux, l'ethnographie joue le rôle ignoble d'outil de la classe bourgeoise ; chez nous, elle apporte une aide immense au dépassement des anciens modes de vie sur la base de la construction du socialisme » (*ibid.*, p. 43) —, il me semble clair que les objectifs de la recherche en Finlande sont interprétés conformément aux catégories en vigueur en URSS, à savoir selon le principe de la soumission de la recherche scientifique à des impératifs politiques et idéologiques...

Dans une lettre adressée la même année à l'Académie des Sciences, la responsable de la LOIKFUN fait de nouveau acte d'allégeance politique : à la lutte contre la Grande Finlande, elle ajoute la lutte contre la « Grande Estonie » (Kulikov 1997, p. 109). Elle passe

³³ Kulikov précise que Marta Jur'jevna Pal'vadre, ethnographe de Lénin-grad, a été arrêtée le 25 décembre 1936, condamnée à dix ans de prison, envoyée aux îles Solovki et fusillée le 2 novembre 1937 en Carélie (Kulikov 1997, p. 109).

en revue avec beaucoup de détails les activités des finno-ougriens finlandais, qu'elle considère comme « étroitement liés à la majorité des organisations politiques » et présente la Société de littérature finnoise (SKS³⁴) et la Société finno-ougrienne (SUS³⁵) comme des éléments centraux d'un réseau fasciste visant à établir la « Grande Finlande » (*ibid.*, p. 110). Cette lettre affirme notamment que, faute de moyens, les études finno-ougriennes soviétiques ne sont pas en mesure de s'opposer à leurs homologues en Finlande et en Estonie.

Pour Kulikov, c'est là une tentative désespérée d'obtenir des fonds. Je me demande pour ma part s'il n'est pas question ici plutôt d'auto-justification : on peut imaginer qu'avec la réorganisation, qui privait l'association de la possibilité de travailler à ses objectifs initiaux, l'initiative des chercheurs avait perdu tout son dynamisme. Pal'vadre peut justifier la passivité de l'association par le manque de moyens organisationnels ; je ne vois pas en effet en quoi des moyens supplémentaires auraient pu revitaliser l'association. Kulikov tire de cet aveu d'impuissance une autre conclusion : il justifie que l'initiative de la lutte anti-finlandaise passe dorénavant sous la responsabilité des services de sécurité. Une chose est certaine : les jugements portés par l'auteur de la lettre sur le fonctionnement des études finno-ougriennes finlandaises et sur leur portée impérialiste sont appelés à un bel avenir et ils sont entièrement intégrés par la propagande officielle. Pour Kulikov, ce document était en fait destiné, par l'intermédiaire ou non de l'Académie des sciences, aux services de sécurité (*ibid.*, p. 109). Nous avons peut-être ici l'une des sources de l'argumentation qui, en 1932-1933, sera à la base des accusations contre les intellectuels oudmourts.

Clairement, avec le tournant de la décennie, la Finlande commence à occuper une place de choix dans l'idéologie soviétique officielle : le discours sur son impérialisme se précise et les liens entre Finno-Ougriens sont désormais interprétés comme des connexions non seulement suspectes, parce qu'extérieures au principe de classe, mais aussi criminelles, parce que servant, consciemment ou non, la politique anti-soviétique d'un État étranger.

³⁴ En finnois : Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.

³⁵ En finnois : Suomalais-Ugrilainen Seura.

Il convient cependant de replacer ces tendances dans un contexte plus large : ce ne sont pas seulement les études finno-ougriennes ou l'impérialisme finlandais qui suscitent la méfiance du régime : ce sont de manière générale toutes les sciences humaines. L'histoire subit au tournant de la décennie une transformation considérable. Les historiens bolcheviks de la première génération, après la révolution, avaient développé une ligne axée sur la critique du régime tsariste. Autour de leur chef de file, Mihail N. Pokrovskij, ils ne se privaient pas de mettre l'accent sur la brutalité de la politique des tsars à l'égard des peuples non russes, soumis à une colonisation violente, sans scrupules. Tillett souligne à quel point les analyses du colonialisme russe par les historiens marxistes et non marxistes en Russie et à l'étranger ont coïncidé jusqu'au milieu des années 1930 (Tillett 1969, p. 34). Dans les années 1920, il n'est pas rare de lire sous la plume d'historiens russes la dénonciation du colonialisme russe, vu comme une spoliation des territoires conquis : « Ce sont bien les terres autochtones conquises par le tsarisme qui ont fourni les principales ressources en matières premières et en combustible à l'industrie russe » (Popov 1927, p. 8).

L'image de la Russie libératrice est bien mise à mal, d'autant que certains des autochtones colonisés, « de par leur niveau culturel et économique, non seulement n'étaient pas inférieurs, mais parfois étaient même supérieurs à la nation russe dominante (Polonais, Finnois, Estoniens, Lettons, en partie les Lituaniens, les Géorgiens, les Arméniens, les Allemands) » (Popov 1927, p. 9).

Une historienne manifestement disciple de Pokrovskij, E. Drabina, s'est plus spécialement penchée sur la question coloniale. Elle dévoile la nature du colonialisme russe : « Le nationalisme grand-russe ignorait les voies pacifiques de l'influence économique et culturelle. Il résolvait ses problèmes par la voie de la violence directe. La politique nationale, surtout à une époque [le XIX^e siècle] où le capital commercial était maître absolu de la politique coloniale de la Russie, revenait à l'application de la méthode mécanique de l'expansion du pouvoir russe » (Drabina 1930, p. 33).

L'historienne, dans un ouvrage à objectif didactique, doit constater qu'il est très difficile de conseiller aux personnes intéressées des lectures, tout simplement parce qu'il n'existe pas de littérature marxiste sur le sujet : elle doit se contenter de proposer le retour aux sources,

c'est-à-dire aux écrits des slavophiles (*ibid.*, pp. 45-48). Il est frappant de voir que la responsabilité des violences de la colonisation est attribuée directement aux Russes en tant que tels : « Un pillage frénétique, au cours duquel ils faisaient main basse sur tous les moyens de subsistance, les carnages massifs qui accompagnaient tout déplacement des Russes, qui chassaient les habitants de leurs régions giboyeuses et riches en poissons, la vodka et la syphilis, appelée en Sibérie "le mal russe" — tout cela a inexorablement conduit à la disparition d'un peuple après l'autre. Il est significatif de noter que la proportion la plus élevée de mortalité se trouve chez les peuples qui résidaient à proximité des bourgs commerciaux ou là où il y avait beaucoup de marchands. En revanche, là où les Russes pénétraient peu, la population autochtone allait en s'accroissant » (*ibid.*, p. 62).

Les auteurs de cette époque et de cette école parlent aussi du présent et mettent l'accent sur les survivances du chauvinisme grand-russe : « Même dans les rangs de notre parti communiste, l'influence du chauvinisme grand-russe n'a pas entièrement disparu (...). Il y a des communistes qui aujourd'hui encore dans les républiques nationales, (...) refusent d'étudier la langue du lieu. Et ils justifient ce refus par les mêmes arguments qu'utilisaient naguère les fonctionnaires du tsar » (Popov 1927, p. 63).

C'est cette vision qui sera progressivement remise en cause à partir du début de la décennie suivante³⁶. Ce qui émerge, c'est, comme le dit Tillett, « un mythe historique élaboré », celui de l'amitié entre les peuples³⁷, dont le pivot est la recomposition de l'image du rôle des Russes et de la Russie dans les histoires nationales des peuples non russes (Tillett 1969, p. 4). Si les historiens des années 1920 sont

³⁶ Et de manière encore plus radicale au cours de la Seconde Guerre mondiale et dans les années qui la suivent, mais cela ne relève plus de mon propos.

³⁷ Il est frappant de noter que ce thème, malgré l'utilisation abondante de la terminologie soviétique, est directement inspiré de la rhétorique de la civilisation, répandue à l'époque tsariste. Je me contenterai de citer la phrase suivante, qui me paraît particulièrement significative : « Notre politique à l'égard des peuples conquis a toujours été non seulement une politique de fraternité et d'égalité, mais aussi une politique de sacrifice de soi » (Alektorov 1906, p. 70).

unanimes à souligner combien la politique coloniale de la Russie tsariste avait réussi à susciter d'animosité contre les Russes dans leur ensemble, alors même que Staline avait à plusieurs reprises formulé cette idée, les historiens des années 1930 vont progressivement être incités à présenter tous les affrontements éventuels comme des manifestations de lutte des classes, les nationalités luttant non pas contre les Russes en tant que tels, mais contre les exploités (qui, en l'occurrence, pouvaient par coïncidence aussi être russes...) (Tillett 1969, pp. 13, 21, 23). Cette relecture de l'histoire illustre bien les dimensions idéologiques du tournant qui a eu lieu dans la politique nationale de Moscou et à son tour contribue à l'infléchir.

Considérée désormais comme une discipline auxiliaire de l'histoire, l'ethnographie elle aussi est remise en cause. Dans les années 1920, les ethnographes avaient, dans certaines régions du pays, joué un rôle essentiel. C'est ainsi que la politique soviétique à l'égard des peuples du Nord a été élaborée, entre 1924 et — officiellement — 1934, par le Comité d'assistance aux populations du Nord, dit Comité du Nord, animé par les principaux ethnographes du pays. Même si le Comité n'est dissous qu'en 1934, sa marge de manœuvre a commencé à être fondamentalement réduite dès la fin des années 1920. Ce qui est contesté tout d'abord, c'est le traitement indifférencié des peuples comme entités ethniques globales, non divisées en classes. Toute la réflexion qui s'articule sur ce point entre 1929 et 1931-1932 va conduire à la reprise en main de l'ethnographie en URSS, à sa totale soumission à l'histoire, à son orientation vers l'ethnogenèse, etc.

L'opposition entre « chauvinisme de grande puissance » et nationalisme local, les deux épouvantails que la dialectique soviétique avait l'habitude de renvoyer dos à dos (Škljaeva 1991, p. 43) est ici aussi fondamentale. Mais nous pouvons déjà sentir l'infléchissement de l'équilibre. Dans une étude programmatique³⁸ publiée en 1931, N. Matorin analyse, à l'aide de quelques exemples, les deux notions. Il commence par le « chauvinisme de grande puissance ». Il est intéres-

³⁸ Ce texte, qui paraît dans le tout premier numéro de la revue *Ethnographie soviétique* (*Советская этнография*), a pour fonction de définir cette branche scientifique, de poser ses objectifs et de l'insérer dans l'ensemble de la politique du moment.

sant de noter que son premier exemple est une attaque contre l'ethnographe Rudenko et ses disciples. Pour son étude sur la région de Semipalatinsk, A. Bežkovič se voit accuser de minimiser la lutte de classe qui oppose les immigrants ukrainiens (considérés comme koulaks) aux populations locales russes et cosaques (considérées comme prolétaires) (Matorin 1931, pp. 25-27). Ces ethnographes ukrainiens sont considérés comme des représentants du « chauvinisme de grande puissance » — en l'occurrence la « grande puissance » alliée des koulaks, ce sont les Ukrainiens. Le deuxième exemple porte sur l'attitude envers les petits peuples du Nord, et sur les considérations concernant leur étiolement³⁹. Cet exemple permet à Matorin de critiquer non seulement des chercheurs russes qui ne mettent pas en cause la politique tsariste, mais aussi l'auteur d'un article, « qui appartient à la couche russificatrice de l'intelligentsia nationale bouriate » (*ibid.*, p. 27).

Le troisième exemple est tout aussi éclairant et concerne la Carélie et les Caréliens. L'auteur de l'article montre comment les différences de type physique entre Russes et Caréliens illustrent une vision du monde « acceptable somme toute aussi bien pour le chauvinisme russe que pour le nationalisme finnois, qui, tout en s'opposant, partent d'une même source » (*ibid.*, pp. 28-29).

Bref, dans ce passage consacré au chauvinisme dit de grande puissance, l'auteur trouve moyen d'illustrer son propos par des exemples qui peuvent toujours être retournés contre d'autres peuples, en fait minoritaires, et qui ne mettent jamais directement en cause une vision russophile et russocentriste de l'ethnographie.

Son dernier exemple lui permet de passer en douceur à l'analyse du nationalisme local : « Il faut continuer à lutter sans relâche contre cet

³⁹ En russe : *вымирание*. Ce sont surtout les militants régionalistes sibériens, représentants du mouvement appelé *oblastničestvo*, qui ont développé cette idée dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, produisant à ce sujet une abondante littérature. Cf. par exemple les œuvres de N. Jadrincev : (en russe) *Сибирь как колония* (« La Sibérie en tant que colonie »), Saint-Pétersbourg, 1882 ; *Сибирские инородцы, их быт и современное положение* (« Les autochtones de Sibérie, leurs mœurs et leur situation actuelle »), Saint-Pétersbourg, 1891.

ennemi, car le national-chauvinisme est l'idéologie des koulaks et de la bourgeoisie, des groupes favorables à la restauration. »

C'est ainsi que l'ennemi est tout désigné, par son assimilation à l'ennemi de classe. Là, Matorin s'en prend de nouveau aux Ukrainiens, auxquels viennent s'ajouter les Biélorusses, les Tatars⁴⁰, les Caucasiens du Nord (*ibid.*, pp. 29-30). Il accorde une attention particulière au « national-chauvinisme parmi les peuples finnois », sans omettre de signaler que l'ethnographie finlandaise est au service de « buts d'invasion impérialiste, de rêves de conquête de la Carélie et de l'Ingrie, et même d'une Grande Finlande s'étendant jusqu'à l'Oural : y sont associés les chercheurs finno-ougriens nationalistes bourgeois d'URSS ».

Et Matorin de citer Gerd, et son affirmation selon laquelle « autant le chauvinisme des grands peuples, qui sont arrivés au niveau du capitalisme, est réactionnaire, autant le principe nationaliste chez les petits peuples est un phénomène pour l'instant progressiste ».

Sa conclusion est nette : « Il va de soi que notre principal ennemi a été et demeure le chauvinisme de grande puissance, le chauvinisme grand-russe, mais nous ne devons pas oublier notre deuxième adversaire, le nationalisme bourgeois et koulak, le national-démocratie » (*ibid.*, p. 31).

S'appuyant sur des réalités, Matorin s'en prend ensuite aux agressions des ethnies majoritaires contre les ethnies minoritaires, comme le comportement des Komis à l'égard des Nenets, ou celui des Yakoutes à l'égard des Evenks (*ibid.*, p. 31). L'essentiel, c'est de comprendre que toute « idéalisation du passé » rejoint l'idéologie koulake (*ibid.*, p. 32). D'où la définition des tâches du moment : « il faut une approche d'une part internationaliste, véritablement socialiste, libre de tout nationalisme, et d'autre part une approche de classe, la capacité d'établir des liens avec le prolétariat national, les paysans pauvres, les classes moyennes, tout en démasquant le caractère koulak ou féodal de l'idéalisation du passé » (*ibid.*, p. 33).

⁴⁰ C'est un ethnographe russe qui est accusé d'avoir jeté de l'huile sur le feu du nationalisme tatar, exprimé par le « sultangaliévisme ». Il s'agit de M. Hudjakov, l'auteur de l'épopée oudmourte.

Ainsi l'ethnographie a-t-elle pour mission d'étayer l'idéologie de la lutte des classes, et doit partir de ses postulats, sous peine d'être éliminée, de ne plus avoir droit de cité. Si à l'origine de l'implantation et de la diffusion du dogme il y a certainement sa compatibilité avec l'expérience des bolcheviks russes et leur incapacité à comprendre le monde qui les entourait autrement qu'en projetant leur propre expérience, à l'époque dont il est question ici, les impératifs politiques de l'État soviétique imposent de justifier l'offensive lancée sur tout le territoire contre les expressions de nationalisme non russe — politiques, voire tout simplement culturelles. Nous avons vu comment l'appellation « chauvinisme de grande puissance » est du coup utilisée plus contre les manifestations d'indépendance d'esprit de peuples non russes à forte identité nationale que contre les innombrables expressions de russophilie et de russocentrisme qui se font jour quotidiennement. Le dispositif idéologique de la reprise en main des nationalités est en place. Et les Finno-Ougriens y occupent une position privilégiée.

III. SOUCIS DE POLITIQUE ÉTRANGÈRE

La Hongrie, la Finlande et l'Estonie, à la fin des années 1920, sont toutes, sur le plan politique, éloignées de l'URSS. L'Estonie a obtenu son indépendance par les armes face à une Russie soviétique qui avait alors d'autres chats à fouetter. En Finlande, les alliés de la Russie, les communistes finlandais, ont subi une rude défaite dans la guerre civile qui a suivi l'indépendance et dans laquelle se sont conjugués les enjeux internationaux et un mécontentement social exaspéré. La Hongrie officielle est issue des forces qui ont écrasé en 1919 la république des Conseils de Béla Kun. Chacune, à sa manière, a des raisons de ne sympathiser ni avec le régime soviétique, ni de plus avec l'ancien colonisateur.

Or, ces trois États, gouvernés par des régimes plus ou moins autoritaires et soucieux d'affirmer par tous les moyens leur identité, accordent aux études finno-ougriennes une place symboliquement considérable. Ils s'intéressent aussi aux peuples relevant de cette famille et sis en URSS, quoique les difficultés de contact estompent beaucoup cet intérêt et ne lui permettent pas vraiment de se mani-

fester, si ce n'est, de manière fort limitée, au niveau de la recherche. Qui plus est, cet intérêt sort des murs des universités et se diffuse dans la population, grâce à des associations qui œuvrent à promouvoir les relations entre les trois pays dans tous les domaines. C'est le mouvement finno-ougrien, appelé en estonien *hõimuliikumine*, en hongrois *rokonnépek mozgalma*, en finnois *heimotyö*⁴¹ (Seilenthal 1997). Cette orientation n'est d'ailleurs pas entièrement absente des relations entre États.

Or les autorités soviétiques redoutent plus que toute autre chose les liens qui leur échappent. N'avaient-elles pas donné une impulsion décisive à la latinisation des langues turkes, désirant par là même détacher symboliquement les peuples turks d'URSS de leur pôle d'attraction antérieur, le monde arabe musulman (Toulouze 1997, pp. 56-57) ? Si La Mecque est redoutable en tant que centre religieux, c'est avant tout parce que la religion est un élément identitaire qui échappe complètement à la maîtrise de Moscou. De même, et par analogie, on comprend bien que non seulement Iževsk, mais également Moscou, s'inquiètent de l'éventualité que les peuples finno-ougriens de Russie se fassent en plein cœur du pays les agents de l'étranger.

Par ailleurs, il y avait des tensions permanentes à un niveau politique plus général, notamment dans les relations russo-finlandaises, depuis la défaite des Rouges dans la guerre civile finlandaise. La question des frontières demeurait entre les deux pays un point controversé, qui alimentait la méfiance réciproque : la Russie se montrait inquiète pour son système de sécurité du côté de la Baltique et sentait un danger dans cette Finlande qui avait refusé d'éloigner sa frontière de Leningrad. La Finlande pour sa part ressentait dans l'attitude de la Russie l'impérialisme de son ancien colonisateur. La tentative finlan-

⁴¹ Ce mouvement avait laissé des traces même dans la période du socialisme : la Finlande ne demandait pas de visa aux citoyens hongrois désireux de la visiter. Aujourd'hui, on note une certaine renaissance de ce mouvement, au niveau culturel en Finlande, au niveau culturel et politique en Estonie, mais il est entièrement orienté vers la Russie et vers le développement des relations avec les Finno-Ougriens de Russie, et s'il se manifeste quelque peu dans les relations entre les trois États, c'est avant tout à un niveau symbolique, avec des relations particulièrement chaleureuses.

daise de mettre la main sur la Carélie orientale en s'adressant à la Cour internationale de La Haye (1921-1923), bien que n'ayant pas abouti, n'avait fait qu'alimenter l'animosité des deux côtés. Ce que Kulikov commente de la sorte : « La politique hostile à l'URSS menée par Helsinki avait suscité dans les masses et parmi les savants et l'intelligentsia des attitudes négatives et agressives [contre l'URSS] » (Kulikov 1997, p. 106).

Tel est le point de vue de l'historien oudmour, en fait le point de vue russe. Pour les Finlandais, l'Union soviétique demeurait l'ancien colonisateur. Par ailleurs il est naïf de voir dans la politique de l'État finlandais la cause de l'hostilité de la population finlandaise envers l'URSS : Kulikov ne tient pas compte de la difficulté qu'il y a à rétablir la confiance entre une ex-colonie et son colonisateur. La population finlandaise avait longtemps considéré la Russie comme son ennemie ; la Révolution, qui avait amené au pouvoir un régime imprévisible, la guerre civile et le soutien accordé aux Rouges par le voisin de l'est, tout cela n'avait pas contribué à accélérer le processus de normalisation des relations dans la perception des Finlandais. La politique finlandaise s'explique par cette mentalité anti-coloniale encore très présente dans les années 1920. Il est néanmoins certain que l'hostilité est réciproque : les autorités soviétiques sont aussi hostiles à la Finlande que celle-ci à l'égard de son grand voisin.

Ce qui est certainement curieux, c'est que le procès des intellectuels finno-ougriens, où les liens avec la Finlande sont parmi les principaux chefs d'accusation, a lieu en 1932, l'année même de la signature du pacte de non-agression entre la Finlande et l'URSS. Cette coïncidence peut s'expliquer par deux arguments qui ont pu jouer de manière concomitante : la signature du pacte de non-agression n'était sans doute pas, de part et d'autre, la marque d'un véritable rapprochement, elle avait une valeur tactique mais non point politique. Deuxièmement, la mise en cause des intellectuels finno-ougriens est une affaire interne, dans laquelle la Finlande est utilisée comme argument, mais qui n'est pas destinée à sortir des frontières : d'ailleurs la nouvelle précise n'arrivera pas en Finlande avant le début des années 1990, au moment où les détails devenaient publics pour les Oudmourts eux-mêmes. Le même type d'argument vaut pour l'Estonie qui, moins active que la Finlande, notamment dans les organisations internationales, restait également un pays hostile à l'URSS.

IV. LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE : LES “FÉDÉRALISTES MARIS”

En 1932, l'atmosphère en Oudmourtie et notamment parmi les intellectuels est tendue. Les nouvelles provenant du pays mari sont d'autant plus inquiétantes : fin janvier et début février 1931, des intellectuels de la vieille génération, non membres du parti, sont arrêtés et accusés de nationalisme. Notons que cette date coïncide avec la réorganisation de la LOIKFUN évoquée ci-dessus et qu'elle avait été préparée par une offensive de propagande dès 1930, où il avait été dit que les établissements d'enseignement étaient composés à 50 % d'adversaires (Kulikov 1997, p. 111). Les personnalités arrêtées auraient « organisé un groupe contre-révolutionnaire avec l'aide des services d'espionnage finlandais » (Tragedija 1996, p. 26), alors qu'à la même époque, un « groupe nationaliste mari des montagnes » était démasqué. Le prétendu responsable de ce dernier est exclu du parti et envoyé en Sibérie. Les autres sont soumis à un châtement léger et font leur autocritique (Tragedija 1996, p. 27).

Les premières personnalités arrêtées sont connues et respectées : Timofej Evsejev (ou Evsev'ev), directeur du Musée régional mari, qui avait effectué à deux reprises des voyages en Finlande, est arrêté le 23 janvier 1931 et accusé d'avoir voulu créer une Fédération finno-ougrienne à l'aide de ses contacts finlandais. Le savant refuse d'avouer et ne reconnaît que les relations scientifiques avec ses collègues finlandais. Mais il finit par signer des documents où il « reconnaît » avoir parlé politique avec les savants finlandais, avoir répondu à des questions sur leur région et sur l'intelligentsia mari, avoir donné des textes scientifiques et reçu des honoraires, avoir parlé de leurs expériences (Kulikov 1997, p. 111). En fait, Evsejev n'« avoue » que des actes parfaitement naturels pour un chercheur. Mais dans la Russie de l'époque, c'était déjà trop. Son arrestation est suivie de celle de Valerjan Vasil'ev, enseignant universitaire à Kazan, dit Üpö-marij, « Père des Maris », et de Leonid Mendijarov, qui travaillait alors au musée de Koz'modem'jansk⁴², avec quelques autres universitaires, dont l'un,

⁴² Le centre des Maris des montagnes.

A. Sajn, était marié à une Estonienne et avait vécu quelques années en Estonie (Tragedija I 1996, p. 111). Au cours des quinze jours qu'ils passent en prison, ils sont plusieurs fois interrogés, toujours sur le même thème : tous soulignent le caractère exclusivement scientifique de leurs liens avec les Finno-Ougriens de l'extérieur. Conduits le 15 février au centre de la région, à Nižnij Novgorod, et interrogés par l'OGPU, ils sont amenés à répondre à des questions sur leurs collègues en pays mari (Kulikov 1997, p. 113). Il semble bien que ces interrogatoires aient permis aux services secrets d'accumuler des pièces à conviction sur les intellectuels mariés.

Kulikov présente dans son ouvrage sur le procès de la SOFIN de longs extraits des « aveux » des personnes arrêtées (cf. annexe). C'est sur cette base qu'est établi l'acte d'accusation, comportant soixante pages, qui dresse un historique détaillé de ce groupement, faisant remonter les racines au début du XX^e siècle. Selon ce document, l'objectif de ce groupe était « a) de séparer l'oblast' autonome mari de l'Union soviétique et d'établir une Fédération finno-ougrienne unie sous protectorat finlandais ; b) de faire de l'espionnage en faveur de la Finlande » (Tragedija 1996 I, p. 113).

Parmi les accusations, il y a le fait d'avoir entretenu une correspondance avec la Finlande, d'avoir collaboré à la Société finno-ougrienne, d'avoir reçu des bourses et des honoraires de Finlande, notamment pour préparer le terrain à la constitution d'une Fédération finno-ougrienne (Kulikov 1997, pp. 116-117).

Mais nous ne sommes encore qu'en 1931 : examinée le 14 décembre à Moscou, l'affaire se dégonfle. Les accusations d'espionnage et autres sont levées, et les intellectuels mariés sont condamnés pour agitation antisoviétique à trois ans d'interdiction de séjour dans les régions de Moscou, Leningrad, Har'kov, dans l'oblast' mari et dans les régions frontalières : ils sont libérés le 5 janvier 1932 (Tragedija 1996 I, p. 115).

Nous avons l'impression que ce procès, dont la nouvelle n'a pas pu ne pas arriver en Oudmourtie, est une sorte de ballon d'essai. En 1931, en pays mari, l'idée de considérer tout lien avec l'extérieur comme de l'espionnage était déjà d'actualité. Mais l'affaire est jugée à Moscou et, pour la dernière fois, la baudruche se dégonfle.

La direction du Parti a identifié le plus dangereux de ses ennemis : c'est le nationalisme. Affublé bien sûr du terme *bourgeois* — en guise

de justification idéologique. Nous avons affaire ici à un processus global, qui ne touche pas uniquement l'Oudmourtie. Mais comme tous les processus globaux, il prend partout des formes particulières et s'appuie sur des ressorts particuliers.

Tout d'abord la composition sociale et les orientations du parti communiste oudmourts favorisaient la polarisation qui, je l'ai évoqué, s'était manifestée en son sein dès les premières années du pouvoir bolchevik. La « fraction » oudmourte est un excellent bouc émissaire : elle présente l'avantage de ne pas être puissante, mais de donner de la voix. Suffisamment pour irriter sans représenter de réel danger. Suffisamment pour donner de l'aliment aux fonctionnaires zélés, qui peuvent ainsi se montrer loyaux envers le Parti, donnant à Moscou des preuves de leur vigilance. Suffisamment pour permettre à l'autre fraction d'obtenir sa victoire facilement et de manière spectaculaire.

En même temps la perspective régionale ne peut pas être oubliée. La question du nationalisme est présente dans la région : les Tatars, les Bachkirs sont nombreux, organisés, politisés, et les ambitions régionales ne leur sont pas étrangères. Sinon en Oudmourtie, du moins à proximité, le nationalisme est effectivement une force politique. Cela donne à ce thème un poids réel dans le paysage.

Il ne faudrait cependant pas exclure de l'analyse des dimensions moins directement politiques et plus personnelles. L'irritation des fonctionnaires d'Iževsk n'est pas soulevée uniquement par les positions des intellectuels oudmourts ou par leur volonté de donner au paysan oudmourts une place plus importante dans la définition des priorités politiques. Elle est aussi due aux heurts individuels avec la personnalité de Gerd, enthousiaste et emportée, dans l'ensemble sincère et combative. Gênante. D'autant plus que Gerd a les moyens de son comportement, il le sait et cela se sent : dans un climat où l'intellectuel est suspect, il est non seulement diplômé de l'enseignement supérieur, mais il vient de Moscou, et il est probablement ressenti par ses interlocuteurs d'Iževsk comme un corps étranger. Le manque de cadres parmi les Oudmourts a certainement conduit à des postes de responsabilités des carriéristes respectant par-dessus tout la voix de leur maître... Par nature, les Gerd dérangent ces gens-là, et par nature ils les tiennent pour quantité négligeable. À la base du choix de Gerd comme cible principale, il y a certainement aussi une accumulation de hargne personnelle et d'envie destructrice.

Il n'en reste pas moins que, quelles que soient les origines de l'acharnement contre lui et contre les intellectuels oudmourts, l'argumentaire choisi reprendra les thèmes testés lors du procès des Maris. Même l'enquêteur de l'OGPU est le même Antonovskij qui, plus tard, interrogera Gerd. La parenté finno-ougrienne, les liens de coopération dont certains en Russie rêvaient se sont avérés des cadeaux empoisonnés, qui ont alimenté le spectre de la trahison. À partir de 1932, ces thèmes réapparaîtront dans les procès contre les intellectuels dans la région de la Volga.

Avec la guerre, la réputation de la Finlande et de l'Estonie se confirme : ces pays sont perçus et stigmatisés explicitement comme fascistes. Après la guerre, si l'allégeance politique de la Finlande en matière de politique extérieure la fait apparaître comme une alliée de l'URSS, l'Estonie se laisse intégrer de mauvaise grâce au reste de l'Union. La réputation de « fasciste » lui demeure ; ainsi que la méfiance de Moscou. Aujourd'hui, elle se trouve au cœur du « mouvement finno-ougrien », la Finlande étant également présente, quoique discrètement : de nombreux étudiants oudmourts, komis, maris et dans une moindre mesure mordves y font leurs études et un programme national subventionne leurs activités. Pourtant, ce lavage de cerveau idéologique a laissé des traces : la méfiance des autorités subsiste, ceux qui ont fait leurs études à l'étranger ont du mal à trouver du travail et sont considérés avec suspicion. Il est bon de connaître l'histoire : les vieux démons des années 1930 ne sont pas encore revenus. Mais sommes-nous à l'abri d'un réveil prochain ?

Annexe 1

Gerd sur ses relations avec la Finlande : les idées des diplomates finlandais

Au cours de nos conversations, la mission finlandaise et Perk (un Estonien) m'ont suggéré qu'il fallait travailler à :

- réunifier tous les Finnois du nord de la Baltique à l'Enisej ;
- leur sécession de l'Union soviétique ;
- constituer une « Union des peuples finnois », autrement dit des États Unis ;

- lutter contre la russification en cours, l'assimilation et la colonisation par l'URSS des peuples finnois orientaux (permiens et ouraliens) ;
- en tant qu'antidote, mettre en place des cadres à forte conscience nationale, et pour y arriver, fonder une organisation qui se charge de leur formation ;
- s'en tenir, dans le développement culturel, économique et politique, à une orientation tournée vers la Finlande et l'Estonie ;
- obtenir une totale égalité de droits avec les autres grands peuples de l'URSS ;
- parvenir à une autonomie semblable à celle qu'avait la Finlande, afin de pouvoir un jour se détacher de la Russie ;
- lutter pour défendre les droits des Oudmourts, jusqu'à organiser des mouvements armés ;
- en cas de guerre, soutenir la Finlande à l'arrière de la Russie, dans la mesure où celle-ci combattrait pour la libération des peuples finnois ;
- rattacher le mouvement national des Finnois orientaux au mouvement pan-touranien ;
- suggérer aux représentants d'autres peuples l'idée de l'indépendance, afin de susciter ailleurs aussi des mouvements.

(...) En réponse, Haksel m'a dit que les peuples finnois orientaux, disposant pour la première fois d'une autonomie, ne se rendent pas vraiment compte de ce qu'est l'autonomie et des droits qu'elle donne à tel ou tel peuple ; c'est ce qui explique mon affirmation selon laquelle nous disposons aujourd'hui de grands droits en matière de culture, alors qu'il ne s'agit que d'automystification. Que tous les peuples finno-ougriens en sont au stade de l'automystification.

(...) Haksel a continué : « Si les Oudmourts aiment leur peuple et aspirent de tout leur cœur à sa renaissance, ils doivent commencer par rejeter les questions de conflits de classe parmi eux, afin de développer la conscience nationale et de l'orienter sur la voie de l'indépendance, du développement d'une culture oudmourte capable de faire face à la culture russe qui leur est imposée. Sans conscience nationale, sans un patriotisme et un nationalisme particulièrement développés, ces peuples seront incapables de résister à la force de pression gigantesque de la culture russe et ils périront. Tout dépend de votre intelligentsia. (...) À mon avis les peuples finnois orientaux doivent attendre le bon moment, et entre-temps ils doivent profiter des droits qu'ils ont actuellement dans le cadre de leurs autonomies et avancer sur la voie de l'acquisition d'une culture, accumuler des forces nationales. Tout mouvement actif doit être rigoureusement calculé. Mais quand l'Union soviétique attaquera la Finlande et l'Estonie, les peuples finnois de l'est devront profiter de

l'occasion pour organiser à l'arrière de l'Armée Rouge un mouvement pour l'indépendance nationale, former des États indépendants et commencer à attaquer l'Armée Rouge par l'arrière, soutenant ainsi la Finlande dans sa lutte contre les Russes, les "impérialistes rouges". »

(Source : Kulikov 1997, pp. 122-123)

Annexe 2

Les réponses des « Fédéralistes maris » aux interrogatoires de l'OGPU (extraits)

Timofej Evsejev (le 25 mars 1931)

Un jour j'ai eu la visite de Čavajn, Mendijarov, Vasil'ev et Egorov. Nous avons discuté le fait que le peuple mari n'a aucun moyen de s'autodéterminer, que la politique nationale du pouvoir soviétique ne donne pas aux Maris en tant que peuple la possibilité de se développer rapidement et de manière adéquate, qu'il n'y a pas de liberté et tout particulièrement de liberté de la presse. Tous ont participé à cette discussion. Egorov a dit : c'est très difficile de publier la littérature mari, dans la mesure où les communistes exigent que les sujets soient présentés de manière marxiste. Tous s'en sont plaints, Čavajn, Vasil'ev, ce dernier a aussi exprimé son mécontentement de ce que les communistes maris, qui ne comprennent rien à la recherche, font traîner la publication de son *Mari muter*⁴³... Vasil'ev et Egorov n'ont pas cessé de critiquer la collectivisation, les livraisons obligatoires de pain et d'autres mesures du pouvoir soviétique, et ont surtout dit du mal des communistes.

Timofej Evsejev (le 1^{er} avril 1931)

J'étais partisan de l'ordre légal que j'avais vu en Finlande et qui attirait mes sympathies, contrairement à celui qui est en vigueur en Union soviétique. Si nous comparons objectivement le niveau général de culture de la population finnoise, sa politesse et la qualité des services, que j'ai pu constater lors de mon voyage à Helsingfors, je n'ai pas pu m'empêcher de comparer

⁴³ En mari : Мари мутэр, Dictionnaire mari.

le régime finlandais au régime soviétique et, je le reconnais, mes sympathies vont à celui-là. Pour commencer, j'ai critiqué et j'ai exprimé mon désaccord avec le fait qu'en URSS le travail n'est pas libre, je remarque en effet que l'on a beau travailler énormément, on ne reçoit jamais de salaire en conséquence, on ne possède rien qui soit le fruit de son travail, que l'État s'approprie intégralement. Deuxièmement, j'ai exprimé mon désaccord sur le fait que le pouvoir prend aux paysans jusqu'à leur dernier morceau de pain, permet des déviations, etc. Ensuite j'ai dit que, malgré l'enseignement de Lénine sur la liberté religieuse, en URSS nous n'avons pas cette liberté, et si quelqu'un est vu à l'église, il est renvoyé de son travail. En Finlande, bien sûr, cela n'arrive pas. De plus, je ne comprenais pas le sens de la dékoulakisation et je l'ai condamnée, tout en étant profondément troublé par cette mesure que je considérais comme la destruction de la paysannerie. Voilà comment mes points de vue anti-soviétiques m'ont mis sur la voie de l'aspiration à nous rapprocher de la Finlande, qui m'apparaissait comme un État parfait. L'échange d'expériences en matière de travail muséologique, de littérature ethnographique, de pièces de musée et de textes maris m'a permis d'établir des liens étroits avec le musée d'Helsingfors, avec les professeurs finnois Sirelius, Hämäläinen, Wichmann, disposés en faveur de la bourgeoisie et bien sûr anti-soviétiques, et avec la mission finlandaise à Moscou. Afin de renforcer ces liens, qui m'étaient très chers, j'ai envoyé tous les ans en Finlande des pièces de musée en tous genres, des textes de traditions orales, etc., et je recevais en échange des tâches nouvelles dans mon travail au musée et le paiement de mon travail. En 1927 je suis allé en Finlande sur invitation des professeurs finnois. J'ai parlé de mon voyage, j'ai raconté tout ce que j'y ai vu et entendu au groupe de Mendijarov et de Vasil'ev, tout en faisant un éloge sincère de la situation en Finlande. J'ai rencontré chez Mendijarov, Vasil'ev et Egorov un accord total avec mon point de vue. Tous ils partageaient mon avis sur les avantages de la Finlande par rapport à l'Union soviétique.

L. Ja. Mendijarov (le 28 avril 1931)

La question finnoise a chez les Maris une histoire qui remonte à bien avant la révolution. L'intérêt à l'égard de la Finlande et des Finnois a surgi avant tout sur la base de la théorie existante selon laquelle le peuple mari et les Finnois appartiennent l'un comme l'autre à une ancienne tribu de Finno-Ougriens, qui s'est dispersée au cours des événements historiques. Le peuple mari, et plus particulièrement l'intelligentsia progressiste mari, ont toujours entouré la Finlande et les Finnois d'une auréole particulière : ces derniers

sont considérés comme un pays et un peuple ayant réussi, au cours des siècles, à se défaire du joug suédois et de l'oppression impérialiste russe et ayant su fonder une culture nationale hautement développée. L'intérêt pour la Finlande a été considérablement alimenté par les savants finlandais qui, à diverses époques, ont parcouru ce qui est aujourd'hui l'oblast' mari afin de collecter des matériaux folkloriques et ethnographiques... Au début de la révolution, après celle de février, l'intérêt pour la Finlande s'est encore accru et l'intelligentsia petite-bourgeoise a fait mousser l'idée d'une réunification des tribus finno-ougriennes, c'est-à-dire des Maris et des Finnois de la Volga avec les Finnois de la Baltique... Plus tard, surtout sur la base de l'insatisfaction causée par la politique du pouvoir soviétique, et tout particulièrement par la politique nationale, l'aspiration à s'élever au niveau de la Finlande, qui avait réussi à « éviter » Octobre et à établir un régime démocratique bourgeois, a acquis avec le temps une influence considérable...

(Source : Kulikov 1997, pp. 114-115)

BIBLIOGRAPHIE

- ASYLBAJEV 1961 = АСЫЛБАЕВ А. А., « К биографии М. Шкетана » (Contribution à la biographie de M. Šketan), *Вопросы языка, литературы и фольклора* (Questions de langue, de littérature et de folklore), Йошкар-Ола, 1961, стр. 3-47.
- BARAKSANOV *et al.* 1975 = БАРАКСАНОВ Г. Г., ГУЛЯЕВ Е. С., МАРТЫНОВ В. И., ТУРКИН А. И., « В. И. Лыткын (к 80-летию со дня рождения) » (V. I. Lytkin à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance), *Коми филология*, 18, Сыктывкар, 1975, стр. 3-15.
- BARAKSANOV & ŽEREBCOV 1994 = БАРАКСАНОВ Г. Г., ЖЕРЕБЦОВ И., « Илля Вась: малоизвестные страницы биографии (к 100-летию со дня рождения В. И. Лыткына) » (Ilja Vas' : des pages de biographie peu connues), *Финно-угроведение*, 2/1994, Йошкар-Ола, стр. 62-71.
- BERECZKI Gábor, 1994, *A Névától az Urálig*, Szombathely.
- DOMOKOS Péter, 1975, *A votják irodalom története*, Budapest.
- DOMOKOS Péter, 1985, *A kisebb uráli népek irodalmának kialakulása*, Budapest.
- DOMOKOS Péter, 1997, « Muistikuvia Vasili Ilitš Lytkinistä », *V. I. Lytkin satavuosisuisto*, Castrenianumin toimitteita, 52, Helsinki, pp. 21-36.

- ERMAKOV 1982 = ЕРМАКОВ Фома Кузьмич, « Проблематика и поэтика ранних произведений Кузубая Герда » (Problématique et poétique dans les œuvres de jeunesse de Kuzebaj Gerd), *Об истоках удмуртской литературы*, Ижевск, 1982, стр. 87-117.
- ERMAKOV 1988 = ЕРМАКОВ Фома Кузьмич, *Удмуртский поэт и писатель* (Un poète et écrivain oudmourt), Ижевск, 1988.
- ERMAKOV 1994 = ЕРМАКОВ Фома Кузьмич, *Кузубаяй Герд (Кузьма Павлович Герд-Чайников) Улэмез но творчествоез* (Kuzebaj Gerd /Kuz'ma Pavlovič Čajnikov/, sa vie et son œuvre), Ижевск, 1994.
- GERD 1998 = ГЕРД Надежда Антоновна, « Воспоминания о моем муже, удмуртском поэте » (Souvenirs sur mon mari, poète oudmourt), *Современники о Кузубаяе Герде*, Ижевск, 1998, стр. 22-42.
- HALTSONEN Sulo, 1964, « Muuan runoilijakohtalo », *Valvoja*, Helsinki, p. 359.
- KULIKOV 1995 = КУЛИКОВ Кузьма Иванович, « Политические взгляды Кузубая Герда » (Les opinions politiques de Kuzebaj Gerd), *Финно-угроведение*, 2/1995, стр. 72-91.
- KULIKOV 1997 = КУЛИКОВ Кузьма Иванович, *Дело СОФИН* (L'affaire de la SOFIN), Ижевск, 1997.
- KUZNECOV 1994 = КУЗНЕЦОВ Николай Спиридонрвич, *Из мрака* (Depuis les ténèbres), Ижевск, 1994.
- LOIKFUN 1929a = *Бюллетин* (Bulletin), № 2/1929, Ленинград.
- LOIKFUN 1929b = *Бюллетин* (Bulletin), № 4/1929, Ленинград.
- LOIKFUN 1930 = *Бюллетин* (Bulletin), № 5/1930, Ленинград.
- MARLIT 1989 = *История марийской литературы* (Histoire de la littérature marie), Йошкар-Ола, 1989.
- MARTYNOV 1988 = МАРТЫНОВ В. И., *Становление коми литературы: идейно-эстетический аспект*, Москва, 1988.
- MATORIN 1931 = МАТОРИН Н. М., « Современный этап и задачи советской этнографии » (L'étape actuelle et les tâches de l'ethnographie soviétique), *Советская этнография*, 1931/1-2, стр. 3-38.
- Oni ljubili 1993 = *Они любили край родной*, Сыктывкар, 1993.
- PAL'VADRE 1931 = ПАЛЬВАДРЕ Мария Юрьевна, « Буржуазная финская этнография и политика финского фашизма » (L'ethnographie finlandaise bourgeoise et la politique du fascisme finlandais), *Советская этнография*, 1931/1-2, стр.39-43.
- Pisатели mari 1976 = АЛЕКСАНДРОВ А., БЕСПАЛОВА Г., ВАСИН К., *Писатели Марийской АССР: биобиблиографический справочник* (Les écrivains de la république autonome marie : répertoire bio-bibliographique), Йошкар-Ола, 1976.

- SEILENTHAL Tõnu, 1997, « Fennougristika ja panfennougrism », *Hõimusi- sidemed*, Internet : <http://www/suri.ee/hs/seilu.html>.
- ŠKLJAJEV 1979 = ШКЛЯЕВ Александр Григорьевич, *На подступах к реализму: удмуртская литература, литературное движение и критика в 1917-1934 гг.* (L'avancée vers le réalisme : la littérature oudmourte, le mouvement littéraire et la critique en 1917-1934), Ижевск, 1979.
- ŠKLJAJEV 1982b = ШКЛЯЕВ Александр Григорьевич, « Влияние романтизма А. М. Горького и Финских поэтов на удмуртскую поэзию в период ее перехода к реализму » (L'influence du romantisme d'A. M. Gorkij et des poètes finnois sur la poésie oudmourte à l'époque de son passage au réalisme), *Вопросы литературы народов СССР*, Киев, 1982, вып. 8.
- ŠKLJAJEV 1992c = ШКЛЯЕВ Александр Григорьевич, « Кузубай Герд и финские романтики » (Kuzebaj Gerd et les romantiques finlandais), *Времена литературы – времена жизни*, Ижевск, 1992, стр. 44-51.
- ŠKLJAJEV 1995a = ШКЛЯЕВ Александр Григорьевич, « Из переписки Кузубая Герда с зарубежными деятелями науки и культуры » (Extraits de la correspondance de Kuzebaj Gerd avec des personnalités étrangères de la recherche et de la culture), *Вестник Удмуртского Университета*, 1995/5, стр. 115-124.
- ŠKLJAEVA 1991 = ШКЛЯЕВА Людмила Федоровна, *Формирование советской интеллигенции в Удмуртии, 1917-1927* (La formation de l'intelligentsia soviétique en Oudmourtie), Ижевск, 1991.
- TILLET Lowell, 1969, *The Great Friendship: Soviet Historians on the Non Russian Nationalities*, Durham.
- ТОК 1970 = ТОК Александр, *Незабываемые годы молодости (Воспоминания)* (Les inoubliables années de ma jeunesse /Souvenirs/), Йошкар-Ола, 1970.
- TOULOUZE Eva, 1996, « Nõdbinsa Vittor (1888-1943) », *Enne koitu : Soome-ugri luuleklassikat*, Tallinn, pp. 95-97.
- TOULOUZE Eva, 1997, « Les alphabets des langues ouraliennes de Russie et l'expérience de la latinisation », *Études finno-ougriennes*, 29, pp. 47-83.
- TOULOUZE Eva, 2001, « Ašalči ou le rossignol d'Alnaši, I : l'itinéraire », *Études finno-ougriennes*, 32, pp. 95-116.
- TOULOUZE Eva, 2002, « Ašalči ou le rossignol d'Alnaši, II : l'œuvre », *Études finno-ougriennes*, 33, pp. 89-118.
- Tragedija 1996 = *Трагедия народа: книга памяти жертв политических репрессии Республики Марий Эл* (La tragédie d'un peuple: martyro-

- logue à la mémoire des victimes des répressions politiques dans la République de Marij El), Йошкар-Ола, Т. I, 1996, Т. II, 1997.
- TURKIN 1995a = ТУРКИН Адольф, « К 100-летию со дня рождения В. И. Лыткина: малоизвестные страницы жизни I » (À l'occasion du centenaire de la naissance de V. I. Lytkin : des pages peu connues de sa vie), *Linguistica Uralica*, XXXI, 1995/3, Tallinn, pp. 207-213.
- TURKIN 1995b = ТУРКИН Адольф, « К 100-летию со дня рождения В. И. Лыткина: малоизвестные страницы жизни II » (À l'occasion du centenaire de la naissance de V. I. Lytkin : des pages peu connues de sa vie), *Linguistica Uralica*, XXXI, 1995/4, Tallinn, pp. 288-293.
- TURKIN 1996 = ТУРКИН Адольф, « К 100-летию со дня рождения В. И. Лыткина: малоизвестные страницы жизни III » (À l'occasion du centenaire de la naissance de V. I. Lytkin : des pages peu connues de sa vie), *Linguistica Uralica*, XXXII, 1996/1, Tallinn, pp. 43-46.
- TURKIN Adolf, 1997, « V. I. Lytkinin päiväkirja », *V. I. Lytkinin satavuotismuisto*, Castrenianumin toimitteita, 52, Helsinki, pp. 27-34.
- VASIN 1992 = ВАСИН Ким К., « Отлученная фотография » (Une photographie proscrite), *Живое наследие*, Йошкар-Ола, 1992, стр. 137-141.
- Živoje 1992 = *Живое наследие* (Héritage vivant), Ижевск, 1992.

RÉSUMÉS

The Finno-Ugric “Danger” in Russia (1928-1932): The Forerunner of the Stalinist Repressions

In 1932-33, the first trial aimed at Russia's nationalities and at their intelligentsias took place in Udmurtia. The main issue, the main charge against the arrested intellectuals was being spies on behalf of Finland and Estonia. The evidence was to be found in their contacts with other Finno-Ugric intellectuals as well as with foreign scholars. These contacts were based on “Finno-Ugric kinship”: this concept was actually criminalised in order to warn all the non-Russians who intended to resist. In this article, I present an overview of the main Udmurt writer and scholar Kuzebaj Gerd's Finno-Ugric links, and I show how all kinds of scientific research became a target for political repression. In conclusion, I comment on the trial run, the 1931 process of a few Mari intellectuals, who were also accused of working for Finland. The scenarios were in place.

**Soome-ugri « oht » Venemaal (1928–1932) :
Stalini repressioonide ettevalmistus**

Esimene kohtuprotsess Venemaa rahvusintelligentide ja rahvuslaste vastu toimus aastatel 1932-1933 Udmurtias. Peamiseks süüdistuseks toodi asjaolu, et nad olevat töötanud Eesti ja Soome spioonidena. Tõestusmaterjalina kasutati eelneval aastakümnel loodud kontakte soome-ugrilaste vahel nii Venemaa siseselt kui ka välismaa teadusringkondadega. Nõnda kriminaliseeritakse soome-ugri sugulus ning see on hoiatuseks kõikidele vastupanule mõtlevatele rahvuslastele. Artiklis kommenteeritakse udmurdi juhtiva poeedi ja teadlase Kuzebaj Gerdi soome-ugri sidemeid, mida hiljem kasutati tema vastu. Samuti näidatakse, kuidas igasugune teaduslik uurimine muutus kahtlaseks ja andis alust poliitiliseks repressiooniks. Artikli lõpetab kirjeldus tulevaste protsesside eelkäijast, protsessist mari haritlaste vastu 1931. a. Kuigi selle protsessi tagajärjed olid küllaltki leebed, hakati nende põhjal ette valmistama järgmisi protsesse.